

Yak Rivais

L'enfant qui disait que les autres
n'étaient pas comme lui

Une histoire inédite des Enfantastiques



Le Polygraphe

Jeunesse

**L'enfant qui disait que les autres
n'étaient pas comme lui**
est la quatorzième histoire d'enfantastique (inédite)
sur www.deleatur.fr
Tu trouveras la liste
à la fin du livre.



Yak Rivais est l'auteur de nombreuses histoires pour la jeunesse, parues chez plusieurs éditeurs. Cette histoire inédite fait partie des *Enfantastiques*, une série publiée par l'École des loisirs.

Public : 9-11 ans.

ISBN : 978-2-36570-037-5

ISSN : 2114-4044

LE PRINTEMPS souriait. Il faisait un temps de vacances à la récréation de quinze heures. Les enfants de l'école jouaient bruyamment dans la cour.

– Je trouve que vous n'êtes pas comme moi, disait un garçon qu'un petit groupe entourait.

– Et nous, riposta Antoine, le meneur de la classe, nous trouvons que c'est toi qui n'es pas comme nous!

Les autres approuvèrent. Mais le garçon qui avait parlé le premier secouait la tête. Il avait des oreilles un peu pointues, des yeux un peu ronds, et ses mains ne comptaient que quatre doigts chacune. Pour le reste, il était semblable à ses camarades.

Il réfléchissait. Il répéta :

– Non. C'est vous qui n'êtes pas comme moi.

– Parce qu'on est normals! répliqua Antoine, soutenu par sa bande.

– «Normaux», corrigea Félicien à mi-voix.

– Parfaitement! répéta Antoine. Normaux!

– Et on a des mains comme tout le monde! s'écria Bachir.

Il exhiba les siennes et les fit pivoter comme

des marionnettes. Les autres approuvaient.

– C'est ce que je disais, fit alors remarquer l'enfant aux quatre doigts sans s'émouvoir. Vous n'êtes pas comme moi.

La bande protesta. François, un garçon timide et frisé, intervint :

– Laissez-le... Ce n'est pas sa faute...

– C'est juste, le soutint Catherine. Il est né comme ça, voilà tout.

– Et qu'est-ce qui lui manque? demanda Bachir. Le pouce? L'index? Le majeur? L'annulaire? Le funiculaire?

Félicien haussa les épaules :

– L'auriculaire, andouille! Tu sais ce que c'est qu'un funiculaire?

– Je ne sais pas ce que c'est! se défendit Bachir. Mais tu as vu ma main? (Il la levait, menaçante.) Elle a cinq doigts et tu vas les recevoir sur la figure si tu continues de m'embêter!

– Taisez-vous! coupa Antoine. Auriculaire ou funiculaire, on s'en moque!

Gérald lui posa la main sur l'avant-bras :

– Hé! Antoine! Si ça se trouve, il n'a que quatre doigts de pied aussi!

La bande éclata de rire. François s'interposa :

– Arrêtez! Ce qui vous amuse n'est pas drôle pour lui! Laissez-le tranquille!

Il semblait vouloir défendre le garçon alors qu'il était

lui-même plus petit que l'autre. Les filles, sensibles à son appel à la gentillesse, le soutenaient. Antoine reprit l'avantage en se campant solidement devant le garçon :

– Tu es nouveau, dit-il. On t'excuse. Comment que tu t'appelles?

Les autres firent silence, attentifs. Le garçon était arrivé dans la classe juste avant la récréation. Mais il hésitait à répondre.

– Si ça se trouve, observa Sophie, qui jusqu'à présent s'était tue, il ne comprend pas bien notre langue. Tout à l'heure, j'ai remarqué qu'il cherchait ses mots.

– Il n'a pas d'accent, en tout cas! déclara Félicien.

– Tu viens d'un autre pays? interrogea Antoine.

Le garçon les dévisageait. Mais en même temps, son regard enregistrait ce qui se passait dans la cour. Il secoua doucement la tête :

– Vous n'êtes pas comme moi.

– Si ça se trouve, il vient du pôle Nord! ricana Bachir.

– Moi, dit Joséphine avec un air mystérieux, je pense qu'il vient des antipodes. Ça existe, les antipodes... C'est de l'autre côté de la Terre...

– Les antipod'lapin! ricana Gérald, qui adorait faire des jeux de mots.

La bande couina de rire. Les enfants se mirent à déambuler comme des Indiens Peaux Rouges autour du garçon en scandant le jeu de mots :

– Antipod'lapin! Antipod'lapin!



– Stop! intervint Antoine. Tout ça ne nous dit pas comment il s'appelle! Il ne nous a pas répondu! Comment que tu t'appelles, «Machin»?

Le garçon hésitait. Autour de lui, les enfants se montraient impatients, tandis que dans la cour d'autres garçons et filles s'amusaient, se poursuivaient, s'interpellaient. On entendait: «À toi Pablo!» «Camille, où es-tu?» «Attrape la balle, Adrien!»

Le garçon demeurait tendu. Ses oreilles frissonnaient.

– Comment que tu t'appelles! exigea Antoine.

– Adrien! répondit le garçon.

Les autres ne réagirent pas. Sophie tiqua:

– C'est bizarre, fit-elle. Mais j'ai le pressentiment que ce n'est pas son prénom. Je ne saurais pas dire pourquoi...

– Laissez-le tranquille, répéta François.

Et il essaya d'entraîner le garçon à l'écart. Antoine l'en empêcha:

– Minute! Il ne nous a pas dit d'où il vient!

Il affronta le garçon:

– D'où que tu viens?

– De Paris, comme vous! lança une voix amusée en réponse.

Les enfants se retournèrent. Le maître, Monsieur Lebois, arrivait, en provenance de la salle des maîtres. En même temps, la sonnerie retentit, stridente, annonçant la fin de la récréation.

– Déjà! soupira Bachir. On n'a même pas joué!

Les élèves s'alignèrent par deux face à la porte du préau. Les conversations s'étouffèrent. Le garçon nouveau était seul. François vint se placer à sa gauche et lui adressa un sourire. Le nouveau ne répondit pas. Son visage était inexpressif.

– Avancez, ordonna le maître.

Les rangs se mirent en marche. La classe traversa le préau pour monter au deuxième étage. Le maître s'insinua au milieu du convoi de manière à contrôler le déplacement de l'ensemble. On parvint ainsi au deuxième étage dans le couloir vitré. On fit halte devant la première porte.

– Entrez, dit le maître.

Les enfants gagnèrent leurs places. Le nouveau resta debout à côté du bureau du maître. Du regard, Monsieur Lebois cherchait un siège libre pour lui.

– Installe-toi à côté de Bertrand, dit-il. (Puis il s'adressa à Bertrand :) Tâche de mettre ton camarade au courant de nos habitudes...

Bertrand ronchonnait. Quand le garçon s'assit à la table voisine de la sienne, tout le monde vit bien qu'il n'était pas enchanté de l'accueillir. Il se repoussait même à l'extrémité opposée de son siège afin de s'en tenir à distance.

– Que se passe-t-il, Bertrand? demanda le maître, occupé devant le placard du fond à rassembler une ardoise et des cahiers pour le nouveau venu.

– Il a peur du nouveau, soupçonna Sophie narquoise.



Bertrand grommelait.

– C'est parce qu'il n'est pas comme nous! lança Antoine, approuvé par ses camarades. Regardez ses oreilles, Monsieur!

– Et ses mains! ajouta Joséphine.

Le maître leva les yeux au plafond. Il apporta ce qu'il avait récupéré et le déposa sur la table du nouveau.

– Prenez vos ardoises pour le calcul mental.

Les élèves obéirent sans motivation. Bertrand demeurait le plus loin possible de son voisin. François leva le doigt :

– Si Bertrand ne veut pas rester à côté d'Adrien, je veux bien changer de place avec lui.

– Alors là! Moi aussi! s'écria Bertrand.

Et déjà, il se redressait. Le maître soupira :

– D'accord. Changez de place.

Les garçons rassemblèrent leurs affaires. Les bras chargés de livres et de cahiers, ils traversèrent la salle en sens inverse. François emménagea auprès du nouveau venu, avec un sourire auquel l'autre ne répondit pas. François demanda au maître :

– Est-ce qu'on peut rapprocher les tables? Pour lui montrer le travail...

Le maître accepta. François rapprocha sa table de celle de son voisin, de manière à n'en faire qu'une seule à deux places.



– Prenez les ardoises! ordonnait le maître. Vous y êtes? Bon. Mille moins douze?

Les élèves écrivirent le résultat sur les ardoises, à la craie. Le maître frappa dans ses mains. Les ardoises montèrent, brandies à bout de bras. Le nouveau n'avait pas bougé, n'avait rien écrit sur l'ardoise. Rapidement, le maître inspectait les réponses :

– Bon... Bon... Bon... marmonnait-il. Marion! Erreur... Bon... Bon... Et alors, Valérien? Mille moins douze? Décompose : mille moins dix, et moins deux?

François, penché vers son nouveau camarade, chuchota :

– Il faut écrire le résultat sur l'ardoise. Tu comprends?

Le nouveau saisit le morceau de craie déposé devant lui. Justement, la classe abaissait les ardoises, effaçait les réponses à l'éponge. Le maître vérifia :

– Y êtes-vous? Tout le monde? Bon. Mille moins vingt-trois? Pensez à décom...

Il s'interrompt car le nouveau venu levait déjà son ardoise.

– Pas si vite! Il faut attendre le signal... (Et il ajouta, impressionné :) Tu as l'air très fort en calcul mental!

– Il n'est pas comme nous! constata Bachir.

Quelques élèves rirent, les bons en mathématique surtout, et Sophie la première. Bachir lui tira la langue.

– Continuons, dit le maître.

Et il proposa un nouveau calcul. Il l'avait choisi un

peu difficile afin d'éprouver les capacités du nouveau :

– Mille moins soixante-treize ?

La classe protesta. Mais le nouveau avait immédiatement inscrit la réponse sur l'ardoise. Sans attendre, le maître frappa dans ses mains. Deux ardoises se levèrent : celles du garçon et de Sophie.

– 927. Exact, apprécia le maître. Bravo à tous les deux.

Un silence suivit son compliment.

– Il est aussi fort que Sophie ! murmura Catherine.

– Il faudrait lui poser des colles plus difficiles ! suggéra Gérald.

– Des opér' terribles, abonda Antoine, que même Sophie n'arrive pas à effectuer de tête !

– Alors là ! protesta Sophie. Alors là !

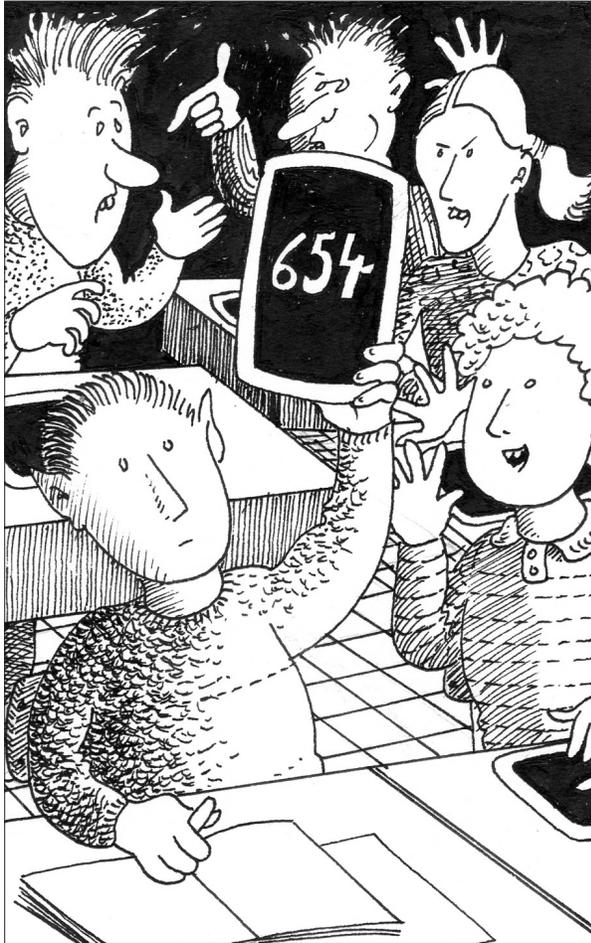
François regardait son voisin avec un sourire engageant :

– Il saurait peut-être les faire, dit-il. Pas vrai, Adrien ?

Mais le voisin ne répondait pas. Son visage restait impassible. Le maître joua le jeu, bon enfant :

– D'accord. Adrien ? Peux-tu me dire combien font mille moins trois cent quarante-six ? – Tu peux répondre aussi, Sophie, si tu veux...

Immédiatement, le garçon écrivit – plus vite que Sophie. L'ardoise fut levée. La classe attendait le verdict. Le maître ouvrit la bouche, mais il s'accorda deux secondes avant de s'exprimer. Il hocha la tête :



– 654... Exact...

– Ouais!!! s'écria la classe.

– Qu'est-ce que je vous disais? triompha doucement François.

– C'est louche! maugréa Sophie vexée.

– C'est sûr qu'il n'est pas comme nous! grommela Bachir, qui comptait encore sur ses doigts. La pieuvre: même Sophie est dépassée!

De l'autre bout de la classe, Félicien corrigea:

– La preuve! Pas «la pieuvre»!

Le maître fronçait les sourcils:

– Adrien? demanda-t-il. Peux-tu venir au tableau?

Le nouveau hésita, comme s'il ignorait ce qu'il convenait de faire. François lui désigna le tableau de la main agitée comme une aile de moineau:

– Va... Vas-y...

Le nouveau se leva, se dirigea vers le tableau mural. Là, il attendit, indécis. Le maître le rejoignit. À la craie, il écrivit la multiplication suivante: 346×57 .

– Tu as appris à effectuer des multiplications? demanda-t-il.

– Heu...

Le garçon se troubla. Il murmura:

– C'est la croix que je ne comprends pas.

– La croix? s'étonna le maître. Ah! Je vois... le signe «fois»?

– La croix, confirma l'enfant.

La classe murmurait, intriguée. Le maître

dissipa le flottement confus des voix. Il expliqua :

– Ce signe veut dire « fois ». 57 fois 346. Tu ne sais pas faire cette opération ?

– Heu...

– Il ne comprend pas ce que vous demandez, Monsieur, devina François. (Il s'adressa au garçon retourné vers lui :) 57 fois 346 ? Est-ce que tu sais combien ça fait ?

– Oui.

– Écris ! insista François.

Le nouveau écrivit 19 722 au tableau. La classe attendait, impressionnée.

– Est-ce que c'est bon ? se renseigna Joséphine auprès de Sophie.

La fillette écarta les mains en signe d'ignorance. Le maître la devança :

– Nous allons vérifier, dit-il. (Et il avoua sincèrement :) Je ne suis pas capable moi non plus d'effectuer cette opération de tête.

Il la posa au tableau, calcula très vite. La réponse était correcte. La classe respira. Le maître considérait le petit nouveau avec un scepticisme teinté d'admiration. Une seconde, il parut réfléchir, puis gagna son bureau, s'assit. Il ouvrit le tiroir, en tira une calculette. La classe frémit, attentive.

– Je vais te soumettre une multiplication difficile, annonça le maître au garçon. Donne-moi la réponse dès que tu le pourras.

– Oui.

Le maître se releva, sa calculette à la main. Il alla écrire au tableau : $5\,471 \times 13\,627$, et il ajouta un gros point d'interrogation. Il lut à voix haute :

– $5\,471$ fois $13\,627$?

Il fit deux pas de retour vers son bureau en manipulant sa calculette. Il fut interrompu dans son déplacement avant d'avoir obtenu le résultat, par la réponse orale du garçon dans son dos :

– Soixante-quatorze millions cinq cent cinquante-trois mille trois cent dix-sept.

Il se pétrifia, un pied en l'air. Il pivota lentement :

– Attends !

Il pressa les touches de la calculette avec fébrilité. Ses doigts tremblaient. Il demanda :

– Peux-tu répéter la réponse ?

Le garçon répéta, toujours sans expression, le visage comme celui d'un mannequin :

– Soixante-quatorze millions cinq cent cinquante-trois mille trois cent dix-sept.

Le maître avait pâli. Il revint s'asseoir à son bureau, déposa la calculette à plat devant lui. Les élèves attendaient.

– Est-ce que c'est juste, Monsieur ? s'enquit enfin Joséphine pour rompre le silence oppressant.

Le maître acquiesça. La classe jeta un cri tonitruant comme si un footballeur de l'équipe nationale venait de marquer un but en Coupe du monde :



– Ouaiiiiiis!!!

Toute l'école dut l'entendre. Le maître était éberlué :

– C'est incroyable, soupira-t-il. C'est la première fois que je rencontre un élève comme toi...

Les enfants applaudissaient. Le maître rétablit le calme des deux bras étendus devant lui, paumes vers le bas. Il s'adressa au garçon :

– Sais-tu faire aussi vite les divisions ?

– Les divisions ?

– Oui : diviser, partager. Par exemple, saurais-tu partager un million quatre cent quatre-vingt-seize mille neuf cent quatre-vingt-douze en trois cent vingt-six parts ?

Le garçon réfléchissait. Il parut réaliser soudain ce qu'on attendait de lui :

– Ah oui ! (Et il répondit :) Quatre mille cinq cent quatre-vingt-douze.

Le maître était décontenancé. Il reprit sa calculette, en pressa les touches.

– Combien as-tu dit que tu avais trouvé ? demanda-t-il car, dans son émotion, il avait oublié la réponse de l'enfant.

– Quatre mille cinq cent quatre-vingt-douze.

– Hé bien... Félicitations !

La classe poussa un beuglement triomphal. Le maître désigna son bureau au garçon :

– Tu peux te rasseoir, murmura-t-il. (Il ajouta, avec humour :) Mais vu ton niveau en calcul

mental, je pourrais aussi bien te céder ma place!

Les enfants sourirent. (Pas Sophie.) Le garçon regagna sa table. Les écoliers saluaient sa performance, pouce en l'air, et même, Gérald faisait semblant d'ôter un chapeau imaginaire.

– C'est peut-être un enfantastique? suggéra Joséphine. Ça expliquerait tout.

– En tout cas c'est un sourdoué! s'écria Bachir.

– Un «surdoué», andouille! râla Félicien.

Mais le nouveau secoua la tête:

– C'est vous qui n'êtes pas comme moi.

– Alors là!! protesta Antoine.

– D'ailleurs, fit remarquer Sophie pincée, on peut être fort en calcul mental sans être capable de résoudre des problèmes!

– Tu dis ça parce que tu es jalouse! ricana Gérald.

– Non! Mais les problèmes, ce n'est pas la même chose que les opérations. Il faut raisonner. Demande au maître.

– C'est juste, admit Monsieur Lebois. Cependant...

– Si ça se trouve, continua Sophie, il ne sait pas résoudre un problème! Rappelez-vous son air buté chaque fois qu'on lui pose une question!

La classe murmura, troublée.

– Il n'y a qu'à lui en proposer un? suggéra Félicien. On sera fixés.

– D'accord! accepta le maître. Prenez tous vos cahiers...

Les récriminations fusèrent. Ce n'était pas l'heure des problèmes, on en avait fait ce matin. Certains écoliers montraient le poing à Félicien. Rassurant, François sourit à son voisin :

– Tu verras, c'est facile...

Il lui montra quel cahier prendre, le lui ouvrit à la première page. Pendant ce temps, le maître lisait à voix haute l'énoncé d'un problème tout en écrivant au tableau :

– « *Monsieur Dupont achète une automobile d'occasion huit mille sept cents euros. Il achète aussi cinq pneus neufs à cinquante-sept euros le pneu. Sachant qu'il dispose de dix mille euros, combien lui reste-t-il?* »

François écrivait. Il releva son stylo en constatant que son voisin ne faisait rien.

– Écris, lui souffla-t-il... Sur le cahier... (Et comme l'autre le dévisageait, il ajouta, étonné :) Tu ne sais pas ?

– Si, chuchota le garçon en se méprenant sur le sens de la question. C'est mille quinze.

François désigna le cahier avec insistance :

– Écris, tu n'as qu'à...

Il réalisa soudain que son voisin venait de lui livrer le résultat du problème :

– Hé ? fit-il, ébahi... C'est... C'est la réponse ? Mille quinze ?

Le garçon affrontait son regard sans ciller. François pointa l'index sur la page du cahier :

– Alors écris-la.

De loin, le maître les observait. Comme plusieurs élèves l'imitaient, il rappela la classe à l'ordre :

– Au travail ! Allons !

Ils baissèrent la tête. Les stylos entrèrent en danse en postillonnant leur encre. François se leva vers le bureau du maître :

– Monsieur, chuchota l'enfant. Adrien connaît la réponse. Il dit que c'est mille quinze euros...

Le maître réprima un sursaut. François continua :

– Mais il n'écrit pas. Je crois qu'il ne comprend pas ce qu'il faut faire.

– Et ? vérifia le maître à voix basse. Il t'a donné la réponse ?

– Oui, tout de suite. Est-ce que la réponse est bonne ?

Le maître cligna des paupières en signe d'acquiescement. François regagna sa place.

– Il ne sait pas faire le problème, je parie ? soupçonna Sophie tandis que les élèves pivotaient ensemble vers le nouveau venu comme des tournesols.

– Si ! riposta François. Il a trouvé la réponse de tête !

– Alors pourquoi ne l'écrit-il pas ? revendiqua Sophie, agressive.

Le maître leva une main :

– Je crois, dit-il, que votre nouveau camarade éprouve des difficultés à écrire. Mais il a trouvé la réponse, en effet...

Il parcourut les quelques mètres qui le séparaient de la table du garçon :

– Pourquoi n’as-tu rien écrit sur le cahier ?

– Si ça se trouve, gloussa Joséphine, il ne sait pas écrire son prénom !

Et elle rit. Le maître secoua la tête avec indulgence :

– Mais si, murmura-t-il. Certainement que si. N’est-ce pas ?

Adrien ne réagissait pas. La classe attendait.

– Je saurai si on me montre, déclara-t-il après un bref silence.

Brouhaha ! Tout le monde commentait la réponse !

– Attendez ! dit Monsieur Lebois.

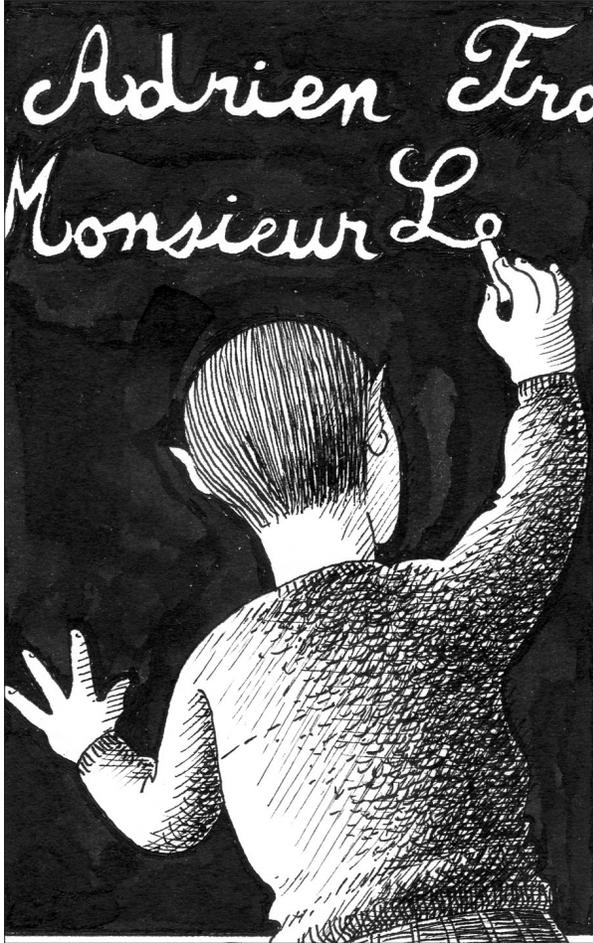
Il alla au tableau, craie en main. Il écrivit : *Adrien, François, Monsieur Lebois*. Puis il dit à voix haute en soulignant les mots l’un après l’autre :

– Adrien... (Il désignait l’enfant du doigt...) François... (Il désignait son voisin...) Monsieur Lebois (il piquait l’index sur sa poitrine). Peux-tu venir écrire au tableau ?

Le nouveau se leva. On aurait entendu un escargot se promener sur le mur extérieur de la classe. L’enfant reçut la craie. Et alors, sans même accorder un regard aux modèles, il écrivit à toute vitesse à côté : *Adrien, François, Monsieur Lebois*. Il disait à voix haute en même temps :

– Adrien, François, Monsieur Lebois.

L’écriture était identique à celle du maître, et sans faute. Il rendit la craie au maître. Puis, pris d’une inspiration, il la lui réclama. Il effaça l’énoncé du problème



qui figurait encore sur le tableau de droite. Les élèves riaient, ravis de voir disparaître l'exercice.

– Qu'est-ce que tu... commença Monsieur Lebois, mais il se ravisa. Continue...

– Qu'est-ce qu'il fait? s'interrogeaient les enfants.

Le tableau, cependant, était effacé. Le garçon se mit à écrire dessus à toute vitesse. Mais? Qu'écrivait-il? Mille sabords! Le même énoncé qu'il venait de faire disparaître! De mémoire! Il disait le texte comme il avait entendu le maître le dire tout à l'heure et sur le même ton:

– *« Monsieur Dupont achète une automobile d'occasion huit mille sept cents euros. Il achète aussi cinq pneus neufs à cinquante-sept euros le pneu. Sachant qu'il dispose de dix mille euros, combien lui reste-t-il? »*

Il se retourna. Le maître, hébété, le regardait comme une vache regarde passer un train. Le nouveau lui rendit la craie. Le texte était reproduit sans faute d'orthographe.

– Mais comment diable...? s'interrogea le maître...

– Si vous me montrez, je sais, expliqua le garçon.

– Oui... Oui... balbutia le maître...

Sophie levait le doigt. Elle dit, sans attendre d'être invitée à s'exprimer:

– Vous avez remarqué? Il y avait un défaut du tableau qui faisait comme un accent aigu sur « automobile ». Et lui (elle désignait le garçon), il a écrit « automobilé », comme s'il y avait un accent pour de bon. C'est louche!

– Ah! soupira le maître. Tu as remarqué ce détail toi aussi...

– Oui! dit la fillette très observatrice. On dirait qu'il a reproduit ce qu'il voyait, même votre écriture!

– En effet, opina le maître.

Le garçon regagnait sa place. François l'accueillit en souriant.

– Tout de même! fit le maître à mi-voix. J'aimerais savoir... Attends! ajouta-t-il soudain à voix haute.

Et il rappela le garçon :

– Peux-tu revenir, s'il te plaît? Et toi, Sébastien, viens aussi...

Adrien revint docilement. La classe, alertée, se redressa. Pourquoi le maître appelait-il aussi Sébastien? C'était un grand garçon timide et paisible, le meilleur en dessin, mais pas le meilleur en mathématiques. Pourquoi? Chacun redoubla d'attention. Le maître orienta le dessinateur face au tableau de gauche. Il amena le nouveau face au tableau de droite. Puis il effaça les tableaux. Grand silence.

Le maître expliqua son projet :

– Sébastien va dessiner. Tu sais ce qu'est un dessin, Adrien?

Pas de réponse. Le maître n'insista pas :

– Observe Sébastien, recommanda-t-il. Je te demanderai de l'imiter. D'accord?

Le garçon ne réagit pas. La classe murmura. Sébastien, une craie blanche à la main, se renseigna :

- Qu'est-ce que je dessine?
- Ce que tu voudras, dit le maître. Mais...

Approche un peu...

Il attira le dessinateur à l'écart près de la fenêtre afin de lui parler dans le creux de l'oreille. On n'entendait pas ce qu'il disait, mais on pouvait voir Sébastien hocher la tête. Quand le maître le libéra, il revint se poster devant sa moitié de tableau.

Le nouveau attendait devant l'autre panneau.

- Observe Sébastien, lui conseilla le maître.

Sébastien réfléchissait. Soudain, il posa la craie sur le tableau et se mit à dessiner rapidement un cow-boy en selle sur son cheval. Il était doué. La craie trottait. Le personnage prenait vie, à la satisfaction des spectateurs. Il y eut un petit cri déçu lorsque le dessinateur rata un trait qui lacéra le foulard vers le haut. Mais Sébastien, sans prendre la peine d'effacer l'erreur, se remit à l'ouvrage et acheva son œuvre. Ses camarades applaudirent pendant qu'il déposait sa craie sur le présentoir, et soufflait sur ses doigts pour disperser la poussière blanche.

- Bravo, Sébastien! apprécia le maître.
- Pourquoi que...? commença Sophie, mais le maître lui fit signe de se taire.

Sébastien regagna sa place. Le garçon nouveau stationnait devant sa moitié de tableau. Le maître lui dit :

- Sais-tu dessiner aussi? Essaie...





Le garçon hésitait. Le maître l'encourageait. Alors il attaqua le tableau. Il procédait plus vite que Sébastien, mais... Mais? Les élèves s'interrogeaient avec stupeur! Qu'est-ce qu'il dessinait? Il... C'était incroyable! Il...

– Je m'en doutais, murmura le maître entre ses dents pincées...

Le garçon reproduisait (beaucoup plus rapidement) les gestes exacts de Sébastien, et dans le même ordre. Il réalisait une réplique parfaite du cow-boy à cheval.

– Il... Il fait le même dessin! s'écria Antoine.

– Il ne le regarde même pas! s'écria Gérald.

– Oh! dit Joséphine. Il vient de reproduire le même trait raté!

Le maître opina. Le garçon dessinait toujours.

– C'est comme l'accent sur «automobile»! s'enflamma Félicien. Il ne savait pas qu'il n'y avait pas d'accent! Il ne savait pas que le trait de Sébastien était une erreur!

Le nouveau achevait le dessin. Comme Sébastien, il abandonna la craie sur le présentoir. La classe déconcertée observait les deux œuvres identiques.

– C'est une vraie machine, ce gars-là! gronda Antoine.

– Ce n'est pas normal! ronchonna Bertrand.

– Taisez-vous, dit le maître. Tu peux te rasseoir, Adrien.

Le garçon regagna sa place.

– C'est un imitapeur! s'écria Bachir.

– «Tateur»! corrigea Félicien. Un imiTATEUR! Pas TAPEUR!

– Et TA-SCEUR? ricana Gérald.

– Du calme, recommanda le maître. D'ailleurs il est l'heure de ranger vos affaires.

– Tout de même! insista Félicien. Vous avez vu comment il a recopié le dessin! Il ne savait pas ce qu'il dessinait!

– C'est le maître qui m'avait demandé de faire une erreur, expliqua Sébastien.

– Ah?

La classe s'était immobilisée dans l'attente d'éclaircissements. Le maître se défendit :

– Je voulais éprouver Adrien. Je ne le croyais pas capable de reproduire quelque chose aussi parfaitement.

Sophie pinçait les lèvres. Elle s'exprima d'une voix ferme :

– En fait, il ne dessine pas. Il reproduit comme une mécanique.

– Mais il reproduit parfaitement! revendiqua François pour défendre son voisin. Vous seriez capables, vous, de reproduire un dessin comme ça? Même Sébastien! Est-ce qu'il arriverait à refaire le dessin d'un autre aussi bien?

– Non, admit Sébastien. Mais je verrais qu'un trait n'en fait pas partie, et je ne le dessinerais pas.

– Voilà! triompha Sophie. Ce n'est pas normal de

reproduire l'écriture comme un photographe. Ça l'est encore moins de ne pas se rendre compte qu'il y a un raté dans le modèle.

– C'est invraisemblable! renchérit Bachir avec fougue.

La classe éclata de rire. Félicien corrigea, pour la forme :

– Blable! Invraisemblable.

– C'est ce que j'ai dit! se défendit Bachir.

– Non! ricana Gérard en provoquant une deuxième vague de rires. Tu as dit «extraOgredinaire»!

– Non, je n'ai pas dit... commença Bachir...

Il éclata de rire à son tour. Le maître souriait. Il toisa la bande d'un air ironique :

– Et alors? fit-il. C'est vous, les «enfantastiques», qui récriminez? Mais dites-moi? Est-il normal que Corinne attire à elle les hirondelles et les fasse tourner au-dessus de sa tête? Est-il normal que Michel se transforme en nuage pour aller se promener? Que Pablo fasse des bonds de vingt mètres en longueur alors que le record du monde n'atteint pas neuf mètres? Allons! Un peu de tolérance, voulez-vous?

La sonnerie retentit dans l'école. C'était l'heure. Le maître déclara :

– Préparez vos cartables. N'oubliez pas le cahier de poésies. Le livre de lecture! Pages quatre-vingt-trois et quatre-vingt-quatre! Et le résumé d'histoire sur Louis XIV!

Les enfants enfournaient leurs affaires dans les cartables. La petite Amanda, bras croisés, se contentait de souffler sur ses livres qui se classaient tout seuls dans le sien, mais sa performance ne surprenait personne. Tout le monde connaissait son pouvoir. Le nouveau, attentif, observait François qui rangeait ses livres et cahiers. Lui n'avait pas de cartable. Le maître s'approcha :

– Adrien, dit-il, tu auras besoin d'un cartable. Demandes-en un à tes parents. Pour ce soir, je te dispense de rien emporter.

– Je lui expliquerai, promit François.

On entendait claquer les boucles métalliques des cartables. Le maître patienta jusqu'au silence.

– Descendons, dit-il.

Tout le monde avança. Antoine avait récupéré son ballon sur une étagère de la classe. Les écoliers se mirent en marche vers les escaliers. Catherine profita de la proximité du maître pour se renseigner confidentiellement :

– Monsieur? Le nouveau? Il vient de quel pays?

– Je ne sais pas, dit le maître. Il habite Paris en tout cas. Je n'ai pas encore reçu sa fiche d'inscription, mais... (Il lança soudain à voix haute pour une fillette devant lui :) Adélaïde! cesse de flotter au-dessus des marches, tu veux!

La gamine, douée d'un étrange pouvoir, se laissait en effet glisser debout dans les escaliers comme sur un

toboggan au lieu de poser les pieds sur les marches. À l'appel de son prénom, elle reprit le pas avec ses amies qui riaient sous cape.

– C'est quand même bizarre, hein? dit Bachir au maître. Tout ce que le nouveau sait faire? Si ça se trouve, il sait faire des trucs encore plus invraisemblables – heu invraisemblables?

– Demande-lui? suggéra le maître en souriant.

La classe franchit le préau, traversa la cour. Le directeur, Monsieur Mercier, se tenait auprès du portail de l'école. Les enfants le saluèrent au passage.

– Au revoir, au revoir, répondait-il, et il ajoutait à l'occasion un mot plus ou moins aimable pour ceux qu'il avait repérés au cours de la journée.

Il retint Adrien. François resta, par solidarité.



– Voilà notre petit nouveau! dit-il. Alors, Monsieur Lebois? Comment le trouvez-vous?

Le maître afficha un sourire mitigé:

– Brillant en calcul. Extraordinairement brillant. Mais... Comment dire? Il semble savoir tout faire, mais j'en arrive à me demander s'il savait simplement écrire avant d'entrer en classe... C'est étrange, indéfinissable... J'ai le sentiment qu'il découvre les choses, et s'adapte alors à une vitesse fulgurante...

– Est-ce vrai? se rembrunit le directeur.

François le rassura:

– Adrien est fort en tout, dit-il. Et c'est mon ami...

Le directeur hocha la tête. François était un gentil garçon que tout le monde aimait bien à l'école.

– Tant mieux! approuva-t-il en posant une main sur la tête de l'enfant.

Il se tourna vers le maître en désignant le nouveau:

– Il est arrivé juste avant la récréation. Je l'ai envoyé dans votre classe, au vu de sa taille. Mais je ne sais rien de lui. Est-ce qu'il est capable de suivre le cours?

– Certainement! dit le maître. J'ai même l'impression qu'il pourrait parfois faire mieux que moi, alors qu'il semble ignorer des choses à la portée de tous.

– C'est parce qu'il n'est pas habitué, suggéra François.

Les deux hommes échangèrent un sourire. Les enfants partirent, franchirent le portail vers la rue Marcel-Aymé. François rassurait son camarade en marchant:

– Quand tu seras habitué, tout sera plus facile...
– Ce n'est pas difficile, commenta le garçon.
– Les autres élèves t'adopteront quand ils te connaîtront...

– Ils ne sont pas comme moi.
– Moi non plus, fit remarquer François. Et pourtant je suis ton ami.

Ils venaient de quitter l'école, et se trouvaient dans la rue étroite et sans voitures. Le garçon s'immobilisa.

– Le maître parle de moi, dit-il.
Ses oreilles frémissaient. François se retourna. D'où ils étaient, les enfants ne pouvaient ni voir ni entendre le maître et le directeur, trop loin, et de l'autre côté du mur de l'école.

– Tu... Tu dis ça parce que tu le devines? Ou tu les entends vraiment? interrogea François.

– J'entends. Le maître demande au directeur s'il sait de quel pays je viens, et le directeur répond qu'il l'ignore.

François hésita. Était-il possible d'entendre? Il toucha l'avant-bras du garçon :

– Viens, dit-il. Où est-ce que tu demeures?
– Rue du Pot-de-Fer, répondit le garçon.
– Moi aussi!

Les enfants se mirent en marche. Des filles jouaient à la corde à sauter, et la bande à Antoine poursuivait le ballon de football, cartables entassés en quatre points pour marquer l'emplacement des buts dans la rue.

– Qu'est-ce qu'ils font? se renseigna le garçon.

– Mais?... fit François. Ils jouent au foot!

Son camarade semblait intrigué par le jeu. Le ballon rebondissait d'un pied à l'autre. Antoine appelait :

– À moi! À moi, les gars!

Bachir donna un coup de pied au ballon. Mais un garçon intercepta la passe et le ballon dévia. Il échoua dans les pieds d'Adrien.

– À moi! appela Antoine. Renvoie le ballon!

Le garçon ne bougeait pas.

– Vas-y, lui dit François pour l'encourager. Donne un coup de pied dedans.

Le garçon ne bougeait toujours pas. François le contourna et shoota lui-même dans le ballon. Bachir s'approchait, mécontent :

– Alors! revendiqua-t-il. Pourquoi que t'as pas foutu un coup de pied dedans! Tu ne connais pas le football?

D'autres garçons et filles venaient, attirés par la perspective d'une dispute.

François défendit son camarade :

– Il a le droit de faire ce qu'il veut!

Antoine arrivait, le ballon au bras :

– Pourquoi que tu n'as pas tapé dedans! Tu ne sais pas ce que c'est?

Il fit rebondir le ballon sur les pavés de la rue comme un basketteur.

Gérald intervint :

– Moi je remarque une chose!



C'est qu'il a toujours l'air de ne rien savoir faire, alors qu'il est capable d'imiter les autres en faisant mieux qu'eux!

François riposta :

– Si ce que tu dis est vrai, alors montre-lui comment jouer au foot, et il deviendra un champion.

Antoine ricana :

– Alors là, François, tu dis quelque chose qui m'intéresse!

Il faisait toujours rebondir son ballon par terre. Manifestement, une idée lui grattait la tête. Il défia le garçon :

– Regarde-moi! Imite-moi si tu le peux!

Il gratifia soudain le ballon rond d'un magistral coup de pied qui l'expédia d'un trait vertical jusqu'aux fenêtres du deuxième étage des immeubles. Les enfants le suivirent des yeux. Antoine cria :

– Écartez-vous!

Il zigzaguait bras tendus sous le ballon en train de retomber. Il le rattrapa comme un gardien de but.

– Et voilà le travail! dit-il.

Les autres l'applaudirent. Antoine revint se planter face au garçon nouveau en faisant rebondir son ballon sur le sol :

– Imite-moi!

– Laisse-le, intervint François...

– Imite-moi! répéta Antoine en repoussant François d'une main.

Le ton montait.

– Tu parles! Il n'est pas capable! lança Bachir. S'il n'a que quatre doigts de pied, il ne peut pas shooter les penalties!

La bande couina de rire. Mais le garçon s'était mis à fixer des yeux le ballon qui rebondissait et rebondissait entre les mains d'Antoine. Il le surveillait si intensément que tout le monde se tut. Soudain, le ballon échappa aux mains de son propriétaire. Il fut propulsé en l'air à la verticale avec une puissance terrible.

– Holà! s'exclama Antoine en reculant. Mon ballon!

Il venait de gicler comme un pépin de raisin pincé entre deux doigts. Il s'élevait comme une fusée. Il dépassait les toits des immeubles.

– Oh! Oh! Le ballon! s'exclamaient les témoins.

Il n'était plus qu'un point dans le ciel. Les cris dans



la rue étaient si grands que des habitants se montraient aux fenêtres sans comprendre.

– Le baba... Le ballon! bredouillait Antoine.

– Il s'est contenté de le regarder! s'affolait Gérald.

Mais le ballon redescendait à la verticale. Les enfants s'égaillèrent en piaillant. Personne n'essaya de l'attraper.

– Attention! Le ballon! Sauve-qui-peut!

POOOOMMMMMPPP! Le ballon rebondit sur le pavé et remonta en flèche jusqu'au quatrième étage des immeubles.

– Attention! Attention!

Cette fois, Antoine, qui le suivait des yeux, courut se placer courageusement dessous bras tendus. Le ballon lui frappa les avant-bras avec un bruit sourd, mais le gamin bloqua la prise avec un énorme soupir:

– Psschhou!

Il ne la relâcha pas. La bande des copains applaudit:

– Ouais! Bravo!

Ils congratulaient le champion. Ils se retournèrent, alertés par Bachir. François et le nouveau s'en allaient. Ils avaient atteint l'entrée de la rue Marcel-Aymé, s'apprêtaient à tourner à gauche vers la place de la Contrescarpe. Le groupe des footballeurs s'immobilisa, autour de son capitaine.

– Il est fou, ce «mec»! murmura Bachir. Vous avez vu comment il a expédié le ballon dans les airs!

– Il l'a à peine effleuré! s'enthousiasma Gérald. Ou alors j'ai mal vu!

– N’empêche! murmura Antoine, pensif. Ce gars-là n’est pas comme tout le monde.

Gérald ricana :

– S’il te voit pisser comme tu fais souvent en visant ton ombre sur les murs, quand il t’imitera, sûr qu’il atteindra la gouttière!

La bande éclata de rire. Une fille murmura :

– Si ça se trouve, il a une maladie.

Antoine haussa les épaules. Il suffisait qu’une idée vienne d’une fille pour qu’il la rejette :

– Tu n’as pas l’air malade, toi! grommela-t-il.

François et le garçon obliquaient à gauche au bout de la ruelle. Antoine les héla, son ballon sous le bras :

– Hé! Revenez!

Mais les deux enfants s’en allaient. François agita la main pour saluer la bande, et tous deux dépassèrent l’angle de la dernière habitation.

– Ils voulaient que tu reviennes, commenta François pour son camarade. Ils ont admiré ton pouvoir...

– Je sais, répondit le garçon, toujours sans la moindre expression.

Un roucoulement se fit entendre au-dessus d’eux. C’était un pigeon de la vieille dame, et deux autres planaient à hauteur des marquises des cafés de la place de la Contrescarpe. La vieille dame était sur son banc favori, en compagnie de Joséphine. Elle avait son cabas au bras, et son parapluie noir était appuyé contre elle. Un petit sac de graines à la main, elle alimentait

ses oiseaux à l'ombre d'un catalpa. Elle vit venir les garçons :

– Alors? les accueillit-elle joyeusement. L'aventure continue rue Marcel-Aymé?

– C'est Joséphine qui vous a raconté? supposa François.

– Oui. Elle m'a raconté l'affaire des mathématiques et celle du dessin.

– Et ce n'est pas tout! dit François. Adrien vient d'expédier le ballon d'Antoine au-dessus des toits des immeubles!

Il était fier de son camarade.

La vieille dame sourit :

– Bonjour, Adrien.

– Bonjour, dit le garçon.

– Tu n'es pas bavard, observa la vieille dame. Mais tu as l'air gentil.

François et le nouveau se tenaient debout devant le banc. Joséphine se pencha vers la vieille dame :

– Il fait des choses bizarres.

– Toi aussi, riposta la vieille dame. Quand tu fais pousser des tournesols sur le goudron.

– Ce n'est pas pareil, revendiqua Joséphine. Je suis une enfantastique.

– Lui aussi, peut-être, raisonna la vieille dame avec



indulgence. Pas vrai, Adrien? ajouta-t-elle pour le garçon.

Mais ce fut François qui approuva. Le nouveau venu demeurerait sans expression.

– Tu n'es pas causant, constata la vieille dame. Tu habites le quartier?

– Il habite rue du Pot-de-Fer, comme moi, précisa François.

– Où habitais-tu avant? se renseigna la vieille dame.

– Ailleurs, répondit le garçon.

– Loin?

– Oui. Loin.

– Où?

Le garçon esquissa un geste imprécis de la main.

– Moi je pense qu'il vient des antipodes, murmura Joséphine. Vous savez où c'est, les antipodes?

– Oui, dit la vieille dame. L'Australie. La Nouvelle-Zélande. Mais Adrien parle sans accent. Tu ne viendrais pas plutôt de la Nouvelle-Calédonie, mon garçon? On parle français, là-bas.

Le garçon hocha la tête:

– Oui, dit-il.

– Je m'en doutais, opina la vieille dame.

– Pourquoi n'a-t-il pas reconnu qu'il venait des antipodes, protesta Joséphine, quand on le lui demandait à l'école?

– Peut-être était-il intimidé, supposa la vieille dame.

Joséphine secoua la tête:

– Je suis sûre qu'il n'a peur de rien. Je suis sûre qu'il raconte des histoires. Il répond quand on lui suggère quelque chose, et toujours pour dire oui. Il prétendait même savoir lire alors qu'il ne savait pas...

– Il savait! objecta François. Il a su parfaitement quand il est allé au tableau!

– Il nous imitait! Et même! ajouta la gamine en plissant les paupières. J'étais là quand il a dit son prénom!

– Et alors?

Elle étrécissait les yeux, presque à les fermer, l'air malin:

– Des petits s'interpellaient dans la cour! Il a répondu «Adrien» parce qu'il a entendu quelqu'un crier le prénom!

– Oh!! s'écria François, indigné. Oh!!

– Et je suis sûre qu'il a reconnu venir de Nouvelle-Calédonie parce que la dame aux pigeons le lui proposait! Je parie qu'il aurait aussi bien admis venir de Chine ou de Russie!

François fit entendre un grondement scandalisé. La vieille dame fit claquer sa langue contre son palais:

– Ttt-ttt! Ne vous chameillez pas...

– Ce n'est pas normal, continua pourtant Joséphine, de reproduire le dessin d'un autre à la perfection avec les mêmes gestes et la même erreur!

– Et le calcul mental? se fâcha François. Tu saurais dire, toi, combien font 275 fois 3 498?



– Non, mais...

– Oh? fit la vieille dame d'un air de doute. Il saurait vraiment?

– Demandez-lui! s'écria Joséphine. Si ça se trouve, il serait capable de voler avec vos pigeons!

Une voix les appelait. Ils se retournèrent. Gérald traversait la place après avoir pris congé d'Antoine et de la bande. Il avait récupéré son cartable à dos, et faisait un crochet afin de saluer la vieille dame :

– Bonsoir Madame! Bonsoir les pigeons! Salut, François! Salut, Joséphine... comme du gros sel! Et salut, le nouveau!

– Bonsoir, répondit la vieille dame. Est-ce que la journée était bonne?

– Couci-couça! fit Gérald en agitant la main. Dix sur dix en récitation, dix en grammaire, neuf en calcul, neuf en lecture, et des tours de cour à la récréation de midi...

– Rrrou! le dénonça un pigeon. Il avait lancé un petit-suisse à Bachir à la cantine!

Gérald hochait la tête, conciliant :

– J'ai parcouru des kilomètres depuis le début de l'année! Si c'était de la terre au lieu de goudron, j'aurais creusé une tranchée à force de marcher autour de la cour!

La vieille dame sourit, François et Joséphine égale-



ment. Mais pas Adrien. Gérald le montra du doigt :

– Il fait des opérations à dormir debout, mais il ne sait pas rire!

Et soudain, il fit demi-tour :

– Bon! Salut! Je me tir... ailleurs! Au revoir Madame! Au revoir les plumeaux volants! Au revoir Joséphine... comme du gros sel! Vous venez, les gars?

– Heu, oui, accepta François. Au revoir Joséphine. Au revoir Madame.

– Au revoir François. Au revoir Adrien.

– Au revoir Madame, dit le nouveau.

Le trio de garçons traversa la place vers la rue Mouffetard. Gérald s'adressait au nouveau en marchant :

– Dis donc! On a apprécié ton coup de pantoufle au ballon! On en a reparlé! D'abord, on s'imaginait que tu ne l'avais pas touché, mais on a compris que c'était impossible, et que tu as shooté tellement vite que personne n'a rien vu! Paf! Antoine a même cru que tu avais pété son ballon quand tu l'as expédié en l'air!

Il avait repéré une boîte de Coca-Cola vide sur le trottoir.

– Hé! François! lança-t-il. Tu es cap' de shooter dans la boîte et de la faire tomber dans la bouche d'égout de l'autre côté de la rue?

La bouche béait à une douzaine de mètres. François ferma un œil pour viser. Il frappa la boîte du pied droit. Elle partit d'un bond, mais elle s'arrêta plus d'un mètre devant la cible, faute d'élan.

– Raté! grommela Gérald.

– Non, dit le nouveau.

Gérald regarda: la boîte roulait vers la bouche d'égout. Elle y tomba.

– Ça alors! s'écria Gérald. J'aurais juré qu'elle était arrêtée... (Il consulta sa montre:)

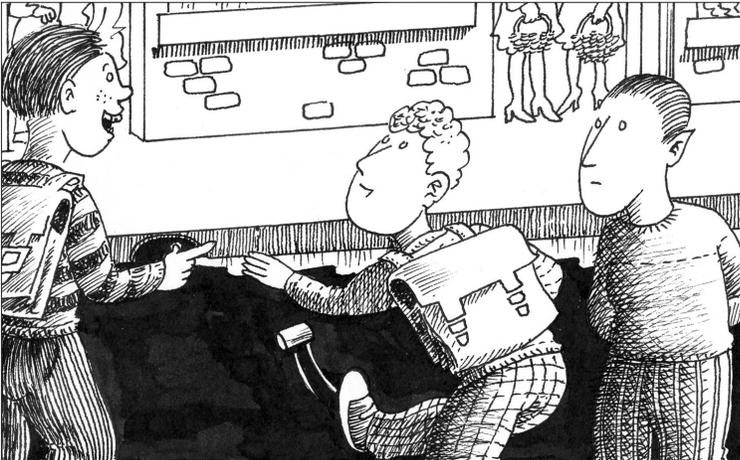
Zut! Il faut que j'y aille! Je vais me faire sermonner par ma mère!

Il fila à gauche dans la petite rue Saint-Médard. François murmura:

– La boîte était arrêtée...

Le garçon ne lui répondit pas. François reprit le pas lentement. Son camarade l'escorta.

– La boîte était arrêtée, répéta François à mi-voix. C'est toi qui l'as relancée...



C'était plus une affirmation qu'une question. François reprit, sans attendre de réponse :

– Tu déplaces les choses rien qu'en les regardant...

Le garçon restait inexpressif.

– Je suis sûr, soupira François, que tu serais capable de déplacer une voiture. (Et comme l'autre en regardait une avec fixité, il s'empressa d'ajouter :) Ne le fais pas ! Nous aurions des histoires...

Ils descendirent ensemble la rue Mouffetard, et tournèrent à droite dans la petite rue du Pot-de-Fer. Des fillettes y jouaient à la corde à sauter, et trois garçons se livraient à un drôle de jeu. Le garçon fit halte pour les observer. Ils couraient droit au mur d'un immeuble. Au moment de l'atteindre, ils lançaient un pied en avant, par exemple le droit, prenaient appui sur le mur, et se hâtaient d'essayer d'y poser le pied gauche, et si possible une deuxième fois le droit. Ils faisaient semblant de marcher dessus. Ils n'y parvenaient pas. À court d'élan, ils se rejetaient en arrière. Leur ombre s'envolait sous eux sur le trottoir comme un grand oiseau.

– Tu ne connais pas ce jeu ? demanda François à son camarade. J'ai réussi une fois à faire deux pas de suite, mais Bachir en fait souvent trois !

– Ce n'est pas difficile, estima le garçon.



Ils se remirent en marche.

– À quel numéro demeures-tu? se renseigna François. Moi je suis au 17.

– Moi au 38, dit le garçon.

Ils étaient devant le 17. François eut une idée :

– Tu veux monter chez moi? offrit-il. Je te montrerai ma chambre, mes jouets, mes livres. Tu veux?

– Pourquoi? demanda le garçon.

– Mais, sourit François, parce que je suis ton ami...

Le garçon le regardait. Il dit :

– Mon ami... avec un minuscule point d'interrogation dans la voix, comme s'il hésitait sur le sens du mot.

– Oui, confirma François. Je suis ton ami, tu es mon ami. Nous sommes amis parce que nous nous entendons bien. Sans nous disputer...

Le garçon restait troublé. François crut deviner pourquoi :

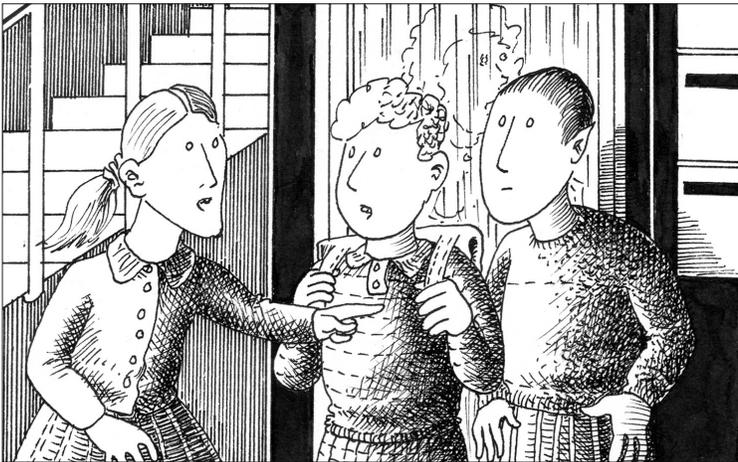
– Tes parents t'attendent?

– Non.

– Moi, les miens ne sont pas rentrés. Ils travaillent tard, je me débrouille tout seul au retour de l'école. Tu viens?

Le garçon lui emboîta le pas. Ils traversèrent la rue vers un petit immeuble de cinq étages devant lequel des filles jouaient à la marelle. Ils contournèrent le jeu. Comme ils atteignaient la porte d'entrée, une fille sortit. C'était Sophie.

- Tiens? fit-elle pour François. Tu l'amènes chez toi?
 - C'est mon ami, se justifia François.
 - Je me demande comment il fait pour être si fort en calcul! lança-t-elle, les sourcils froncés. (Elle interpella le garçon. Elle lui en voulait encore de sa performance de l'après-midi :) Comment fais-tu pour compter? Tu vois l'opération dans ta tête?
 - Je calcule, répondit le garçon: les unités, les dizaines, les centaines...
 - La fillette haussa les épaules:
 - Moi aussi! Mais comment fais-tu pour aller si vite?
 - Je ne sais pas.
 - Je parie que tu es observateur? estima Sophie.
- Ils se tenaient dans l'entrée de l'immeuble. Le



passage n'était pas large. Ils durent se resserrer pour laisser entrer une dame chargée de paquets.

– Alors? dit la dame. La classe est finie?

Elle entra dans l'ascenseur. Sophie regardait Adrien sous le nez :

– Moi je suis observatrice, dit-elle. On va voir si tu l'es aussi. Combien la dame portait-elle de paquets?

Le garçon n'hésita pas :

– Sept, dit-il. Trois dans une main, deux dans l'autre, et un sous chaque bras.

Sophie pinça les lèvres :

– C'est ça. Est-ce qu'elle est droitière ou gauchère? Tu l'as vue pousser la porte?

– Gauchère.

Sophie repinça les lèvres.

– C'est ça. Ne te retourne pas! exigea-t-elle. (Puis :) Combien de boîtes aux lettres au mur?

Le garçon hésita, il leur tournait le dos. François s'interposa :

– Ce n'est pas juste. Toi, tu les connais depuis longtemps. Alors que lui entre ici pour la première fois...

– Moi je compte tout ce que je vois, et je retiens! répliqua Sophie. Si j'entrais ici pour la première fois, je compterais. Alors? reprit-elle en s'adressant au garçon. Combien de boîtes aux lettres?

– Dix.

– Et combien de fenêtres sur la façade de l'immeuble?

Le garçon parut réfléchir :

– Trente.

Sophie ouvrit la bouche pour parler, mais s'abstint. Elle hocha la tête :

– C'est ça. Tu es fort. Regarde de l'autre côté!

Le garçon hésitait. Elle le prit aux épaules, l'obligea à lui tourner le dos. Elle demanda :

– Combien de boutons à mon gilet?

Elle portait un gilet ce soir. François n'avait même pas remarqué ce détail. Il dit :

– Attends! Tu exag...

– Six, répondit Adrien.

C'était juste. Sophie dit :

– Tu peux te retourner.

Elle l'examinait, sourcils froncés.

– Je crois que j'ai compris comment tu procèdes. Tu enregistres ce que tu vois. Tu ne comptes pas tout de suite. Mais lorsqu'on t'interroge, tu recherches l'image dans ton souvenir, et tu peux y lire la réponse?

– Oui, admit le garçon.

Sophie secoua la tête, satisfaite d'avoir compris. Elle dit, sans jalousie, cette fois :

– J'aimerais devenir aussi forte que toi.

– Tu le deviendras, dit le garçon. Si tu continues comme ça.

Sophie s'épanouit. Un large sourire éclaira son visage :

– Merci.

Elle sortit :

– À demain ! lança-t-elle gaiement.

François se dirigea vers l'ascenseur :

– Tu viens, Adrien ?

Ils pénétrèrent dans la cabine. François pressa le bouton du troisième étage. Il expliqua :

– Sophie était vexée, cet après-midi. Tu comprends, c'était elle la plus forte en mathématiques avant ton arrivée. Elle n'aime pas perdre. Mais je crois qu'elle est heureuse de tes paroles d'encouragement.

L'ascenseur s'arrêtait. La porte coulissa. Les enfants franchirent le palier vers une porte. François introduisit une clé dans la serrure. La porte s'ouvrit.

– Suis-moi.

Il précéda son camarade dans l'appartement familial. Ils traversèrent un couloir parqueté. Le garçon inspectait les lieux, s'y déplaçait avec intérêt.

– On va dans ma chambre, annonça François. (Il vérifia :) Est-ce que c'est vrai que tu observes tout ? Et que tu comptes les choses ?

– Oui.

– Tu retiens ce que tu as vu ?

– Oui.

– Combien y avait-il d'étagères à la bibliothèque dans l'entrée du couloir ?

– Six, dit le garçon.

– Et combien de livres ? demanda



François en plaisantant.

Le garçon, yeux relevés, paraissait rechercher dans sa tête l'image de la bibliothèque.

– Cent quatre-vingt-treize, annonça-t-il.

– Heu. Tu crois? fit François déconcerté.

Il s'était immobilisé dans le couloir face à la porte de sa chambre, sur un pied. Il finit par se débarrasser de son cartable sur son lit et revint à l'entrée du couloir face aux étagères de la bibliothèque. Il considérait les livres avec perplexité, partagé entre le souci de vérifier les comptes de son camarade, et le désir de faire confiance à ses étranges pouvoirs. Il décréta :

– Bon. Je te crois.

Il tourna les talons vers sa chambre. Le garçon le rappela :

– Non, tu ne me crois pas. Je t'entends le penser. Mais je t'entends aussi décider de me croire pour ne pas m'offenser. Tu devrais compter. Tu ne m'offenseras pas.

– Mais je te fais confiance! protesta François.

– Qu'est-ce que ça veut dire?

– Ça veut dire que je suis ton ami et que je sais que tu n'essaies pas de me tromper.

Le garçon opina, sans expression. Il dit :

– Je ne te tromperai pas. Mais compte.

François se demandait si son camarade l'avait bien compris. Il s'approcha de la bibliothèque et se mit à compter les livres par deux ou par trois. Le garçon le regardait opérer :

– Tu ne comptes jamais plus de deux ou trois livres à la fois? se renseigna-t-il.

– J'ai peur de commettre une erreur... Où en étais-je, déjà?

– Quatre-vingt-quatre, souffla le garçon.

– Oui... Excuse-moi, je ne peux pas faire deux choses à la fois, te parler et compter. Mais? Au fait? Comment as-tu su que j'en étais à quatre-vingt-quatre?

– Tu l'as dit.

François était presque sûr de n'avoir pas parlé. Il balbutia :

– Qua quatre-vingt-quatre...

Il se remit à compter, posant parfois le doigt sur le dos des livres. À la fin, il dit :

– Cent quatre-vingt-treize, comme tu l'avais dit... Tu comptes toujours comme ça?

– Ça aide à mesurer le monde, expliqua le garçon. Et ça aide à y prendre place. Toi, tu ne comptes rien?

– Pas trop. Les mathématiques ne me passionnent pas.

François se dirigea vers sa chambre en appelant du doigt son invité :

– Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les sciences naturelles. Tu sais: le corps humain, les animaux, les végétaux, les minéraux. J'aimerais devenir médecin...

– Médecin?

– Pour soigner les malades et les guérir. Ce n'est



pas un métier facile, mais j'aimerais. Tiens, voilà ma chambre...

Il s'effaça pour laisser entrer son camarade. Le garçon décortiquait la pièce du regard : un lit, un cosy-cosy avec des livres (45), une armoire entrouverte (4 étagères), un petit bureau (3 tiroirs), un ordinateur sur un meuble étroit, un microscope et une boîte fermée à clé, un coffre débordant de jouets, un miroir, des affiches punaisées aux murs (6).

– Tu vois, expliqua François en attirant l'attention de son visiteur sur une affiche représentant les organes humains, moi, c'est ce qui m'intéresse. Je voudrais savoir guérir les malades, soulager les gens qui souffrent...

Il s'assit sur son lit :

– Viens, je vais te montrer ma collection de timbres. J'en ai de partout.

Il ouvrit un album épais :

– Regarde. Il y en a de tous les pays d'Europe. D'Amérique. D'Afrique. D'Asie. J'en ai même de ton pays, la Nouvelle-Calédonie. Regarde. Je n'en ai que deux parce que c'est à l'autre bout du monde. On me les a offerts...

– Je ne viens pas de ce pays, commenta le garçon.

– Ah ! dit simplement François.

Mais le garçon s'était déplacé, son attention aimantée par le coffre à jouets. Il en souleva le couvercle et considéra le contenu :

– Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

– Des jouets, répondit François. Il y a des petites voitures, une auto téléguidée plus grosse, un train électrique, une Gameboy, des soldats, des patins à roulettes. J'ai même conservé l'ours en peluche de quand j'étais bébé. Tu peux regarder. Je reviens. (Il changea de ton :) Tu veux boire quelque chose? Tu aimes le jus de fruit et le chocolat?

Il passa dans le couloir, abandonna son invité dans sa chambre. Quand il revint, avec deux barres de chocolat, deux biscuits et deux verres de jus d'orange sur un plateau, ce dernier était accroupi devant le coffre. Il avait étalé sur la descente de lit des petits soldats, l'auto téléguidée, un cerf-volant et un Meccano, une ardoise magique et une boîte de jeux de société. Il contemplait le tout avec une curiosité vive. Il tenait à la main un joli cavalier de collection peint à la main...

– Il est beau, hein? fit remarquer François en déposant le plateau sur le petit bureau.

Le garçon ne répondit pas. Il examinait le cavalier en uniforme du temps de Napoléon, de couleur verte, avec un haut bonnet à poils.

– C'était un soldat d'il y a longtemps, commenta



François. C'est mon préféré. Il te plaît? Garde-le, je te le donne.

Le garçon cessa d'admirer le cavalier pour dévisager François :

– Tu me le... donnes? dit-il. (Comme s'il ne comprenait pas le sens du verbe.) Tu veux dire que je peux le garder? (Et, comme François acquiesçait :) Pourquoi?

– Parce qu'il te plaît, répondit François simplement. Et parce que tu es mon ami. Prends une barre de chocolat, un biscuit et un verre de jus de fruit.

Lui-même commença à grignoter. Le garçon réfléchissait :

– Tu veux dire que je peux garder le cavalier? répétait-il.

– Oui. Je te le donne. Tiens, sers-toi...

François retourna s'asseoir sur son lit :

– Il faut faire attention à ne pas répandre des miettes dans la chambre, murmura-t-il en en recueillant une grosse sur le couvre-lit. Ma mère ne serait pas contente.

Il s'avisa que son invité demeurait perplexe, le petit cavalier dans la main.

– Mets-le dans ta poche! dit-il. Et mange.

– Oui, accepta le garçon.

Il fourra le cadeau dans sa poche. Il s'approcha du bureau de François et se mit à grignoter. Près de la fenêtre fermée, il semblait regarder dehors. Il dit, sans se retourner :

- Je ne viens pas du pays que tu crois...
- Je sais.
- Je viens de plus loin...
- D'où? demanda François. J'ai peut-être des timbres?

Il était assis sur le lit, l'album ouvert à côté de lui. Son invité restait debout près de la fenêtre, face au petit meuble sur lequel était le microscope. Le garçon désigna l'appareil :

- Qu'est-ce que tu observes, là-dedans?
 - J'ai des plaquettes de verre dans la boîte, là. Je peux découvrir dans le microscope des choses minuscules, qu'on ne verrait pas à l'œil nu. Des choses qui existent, pourtant.
 - Quoi?
 - Des détails de notre peau, de nos cheveux. Des graines. Des petits insectes. Des poussières. Et encore! Mon microscope n'est pas puissant. Mais il y en a qui permettent d'observer les microbes, les cellules humaines...
 - Et ça t'intéresse?
 - Oui! Je voudrais devenir médecin...
- Le garçon lui fit face lentement, hochant la tête :
- Et moi, déclara-t-il, je viens d'aussi loin pour toi que tes choses microscopiques pour le regard des hommes. Tu comprends?
 - N... Non, murmura François en écarquillant les yeux.

– Un jour, tu comprendras. Mais il faut que je m'en aille.

– Tes parents t'attendent ?

Le garçon se contenta de répondre d'un abaissement de menton.

– Je te raccompagne, alors.

François précéda son invité dans le couloir, ouvrit pour lui la porte de l'appartement, le suivit sur le palier, et referma la porte à clé derrière lui.

– J'ai le temps, dit-il. Mes parents rentrent tard.

L'ascenseur était occupé. François emprunta l'escalier.

– Tu as vu ? demanda-t-il à son camarade. Tu as vu Adélaïde glisser dans les escaliers ? Hein ? C'est formidable !

– Ce n'est pas difficile, dit le garçon. Regarde.

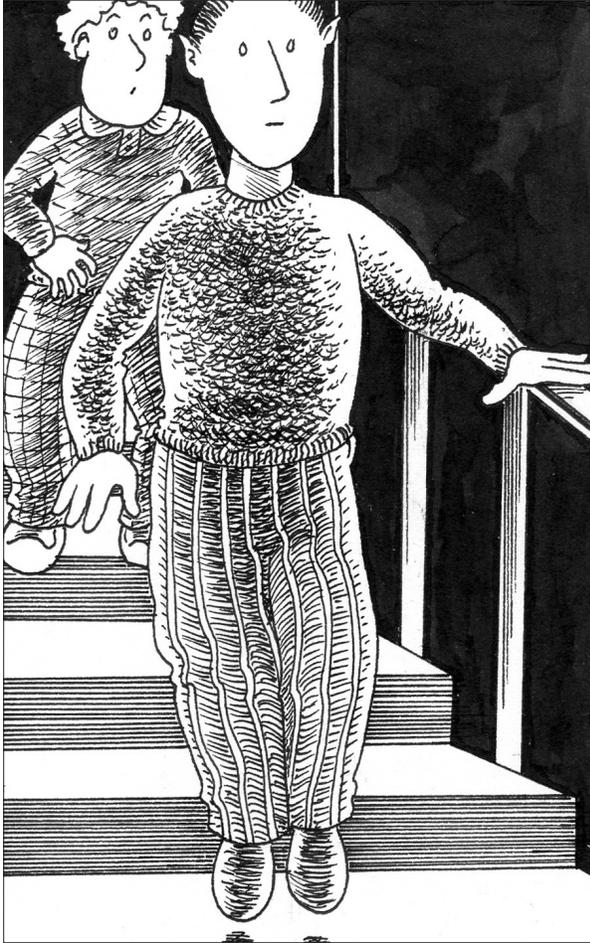
Sa main gauche était sur la rampe. François le vit s'élever de quelques centimètres au-dessus de la marche, et se laisser descendre en flottant jusqu'au palier inférieur, exactement comme s'il était posé sur un escalator. Il le rattrapa, enthousiaste :

– C'est terrible ! Ce que j'aimerais savoir faire ça !

– Tu m'as dit que le pouvoir de tes rêves était de guérir les malades, rappela le garçon.

– C'est vrai ! C'est le plus beau du monde ! Mais ce que tu viens de faire m'épate...

Les enfants s'écartèrent pour laisser la rampe à une dame qui montait. François la salua :



– Bonjour Madame.

– Bonjour François. Tu as un camarade, aujourd'hui?

– Oui. C'est mon ami, se réjouit François. Et il vient de loin!

Ils croisèrent la dame et parvinrent au rez-de-chaussée. Ils sortirent dans la rue. Le soleil rosissait l'horizon derrière les immeubles. La plupart des enfants qui jouaient tout à l'heure sur les trottoirs étaient rentrés chez eux. Un petit attardé s'efforçait d'imiter les grands. Il sautait contre le mur en faisant semblant d'y marcher. Sa mère apparut à la fenêtre du premier étage :

– Jean-Louis! Viens souper!

Le gamin s'accorda une dernière tentative, mais ne réussit même pas à placer le deuxième pied sur le mur. Il se rejeta en arrière et se dirigea vers la porte d'entrée de l'immeuble en fredonnant. François et son camarade marchaient tranquillement. Par les fenêtres ouvertes, venaient les voix et les musiquettes des téléviseurs.

– Ce serait quand même sensationnel, apprécia François en poursuivant la conversation entamée dans les escaliers, de pouvoir se déplacer sur les murs! Personne n'a jamais fait ça! Alors, si quelqu'un y arrivait!

– Les autres le jugeraient anormal, dit le garçon.

– C'est juste, reconnut François. À quel étage demeures-tu?

– Au sixième, répondit le garçon. Tu vois la fenêtre ouverte, juste sous le toit?

Ils s'étaient arrêtés devant le numéro 38. François leva la tête. De nombreuses fenêtres étaient ouvertes, mais il repéra facilement celle du dernier étage. Un ruban blanc était noué à la barre d'appui.

– C'est le signal que je dois rentrer, expliqua le garçon.

– Alors on se reverra demain ? dit François.

Le garçon ne répondit pas. Il tira de sa poche le cavalier peint et il l'admira une fois de plus.

– Il te plaît, hein ? vérifia François.

Le garçon acquiesça. Il remit le cadeau dans sa poche. Il dit tout à coup, comme s'il prenait une décision :

– Tu veux monter chez moi ?

– Je veux bien, répondit François un peu surpris par l'offre inattendue.

– Pas longtemps, le prévint le garçon. Je ne suis pas seul.

– Comme tu veux...

– Si ça te fait plaisir, proposa le garçon, nous irons là-haut en marchant sur le mur.

– Sur le...

– Regarde. C'est facile.

Le garçon se mit en marche sans hâte vers le mur de son immeuble. Il posa le pied droit dessus, sans élan. Il souleva le pied gauche, et François ne put réprimer un petit cri, mais il l'appliqua sur le mur devant l'autre. Il se trouvait ainsi perpendiculaire à l'immeuble, et donc

parallèle au trottoir, et... il ne tombait pas! Il se tenait un mètre au-dessus du sol!

– Tu viens? demanda-t-il en se retournant à moitié.

François bégaya, doigt tendu vers lui :

– Mais tu tu tu tu ne tombes pas! Tu tu...

– Viens, répéta le garçon en lui offrant sa main. N'aie pas peur.

– Mais je ne peux pas t'accompagner! protesta François. Je suis incapable de t'imiter! Je vais tomber!

– Pas si tu me donnes la main. Viens.

François le rejoignit. Le garçon lui tendait la main, une main bizarre à quatre doigts que François n'avait pas touchée jusqu'ici. Il eut une hésitation brève. Cette main...

– N'aie pas peur, répéta le garçon.

– Oui! approuva François en saisissant cette main tendue.

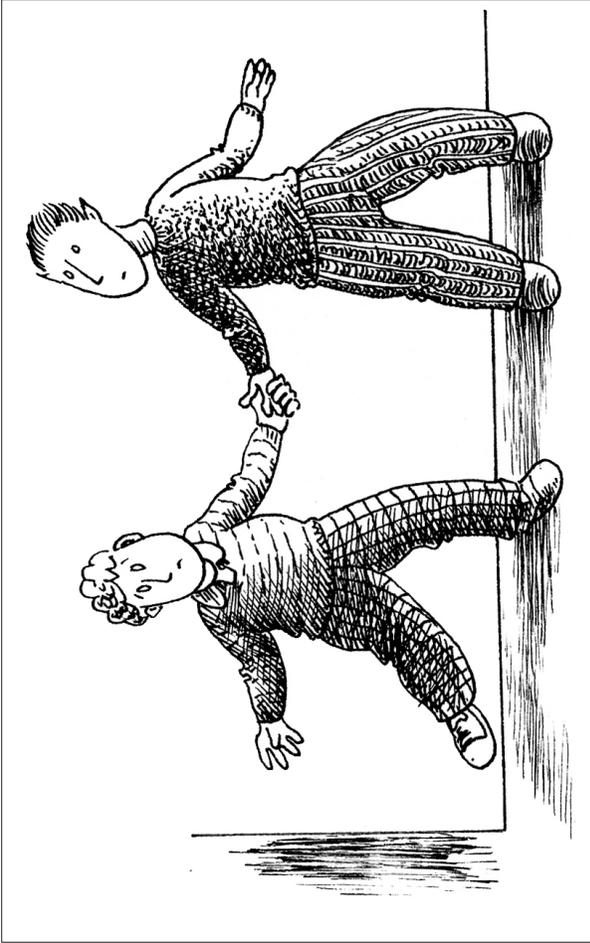
– Approche-toi du mur. Place un pied dessus. Voilà...

François obéissait, rempli d'appréhension car le plus difficile restait à faire.

– À présent, avance l'autre pied. Lève la jambe bien haut. Mets le pied devant l'autre sur le mur...

François ferma les yeux, sûr de la chute. Il allongea la deuxième jambe afin de poser le second pied devant le premier. Le garçon le hissa jusqu'à lui par la main en disant :

– Maintenant, nous allons marcher.



François sentit le mur sous ses pieds. Il rouvrit les yeux, et jeta un petit cri essoufflé: il se tenait debout sur le mur de l'immeuble à côté de son camarade, tous deux parallèles au sol...

– Regarde devant toi, lui conseilla le garçon. Tu seras moins impressionné.

– Oui, oui, accepta François.

Il pressait la main offerte, s'y cramponnait. Il tremblait. Mais il regarda devant lui comme le lui suggérait son guide, et sa vision changea. Il cessa de voir le mur comme un mur, et découvrit alors à la place une espèce de chemin de béton. Le ciel était au bout, un ciel encore ensoleillé qui étirait les ombres. C'était comme s'il se déplaçait sur une route tranquille bordée de trous rectangulaires: les fenêtres des appartements...

– Avançons, proposa le garçon. Es-tu prêt?

– Oui, souffla François.

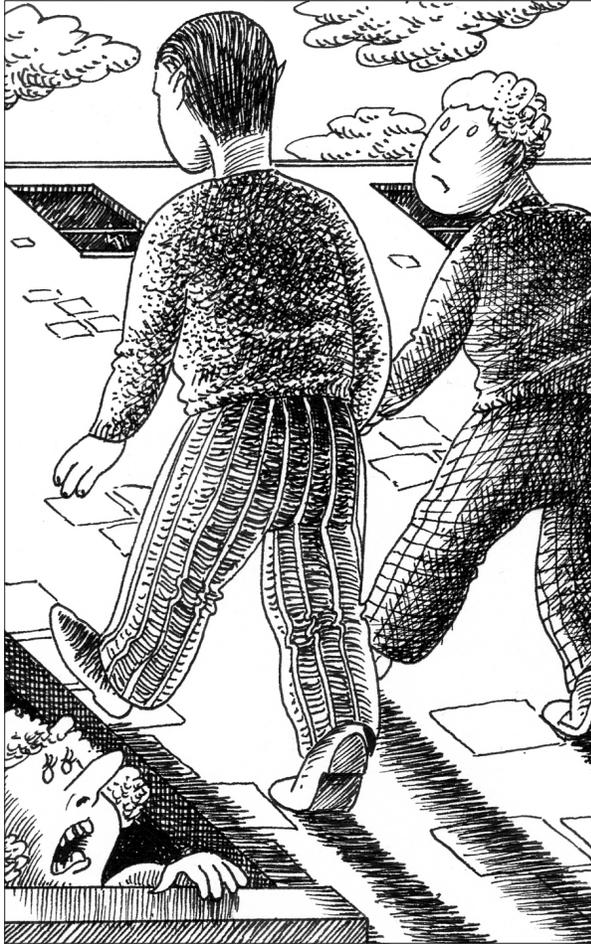
Ils avancèrent sur le mur. Comme ils dépassaient une première fosse rectangulaire, un cri retentit:

– Mon dieu! Qu'est-ce que c'est que ça!

Une dame surgit à sa fenêtre (et pour les marcheurs, c'était comme si elle sortait d'un trou à leurs pieds). À la vue des deux garçons sur le mur, elle poussa un long beuglement:

– Aaaaaa! Mon dieu! Robert! Robert! Viens voir! Mais viens voiiiiiiiir!

Une voix d'homme répondit, en provenance de l'appartement:



– Qu'est-ce qu'il y a encore ?

La dame criait de plus en plus aigu, retournée vers l'appartement :

– Viens voiiiiir je te diiiiiis ! Viiiiite !

La voix grommela. Un homme apparut dans l'encadrement, que les marcheurs avaient maintenant dépassé. François entendit un juron :

– Nom de *** ! (Puis il entendit crier :) Descendez ! Descendez de là tous les deux !

D'autres habitants apparaissaient à d'autres fenêtres de l'immeuble. Les cris de stupeur et d'effroi se répondaient, les injonctions à descendre du mur se multipliaient.

– Ils sont fous ! Ils vont se tuer !

– Descendez ! Vous allez tomber !

Les enfants marchaient côte à côte. François agita mollement la main vers les spectateurs affolés. Ils le reconnaissaient :

– François ! C'est François ! Descends !

– Non, non, répondait gentiment l'enfant. Merci...

D'autres gens, attirés par les appels, se montraient aux fenêtres et aux pieds des immeubles de la rue. Ils se regroupaient, parlaient, s'agitaient. Ils hélaient les marcheurs parvenus au deuxième étage. Ils les menaçaient :

– François ! Tu vas voir ton père tout à l'heure !

– Ça se complique, murmura François.

Les curieux surgissaient de partout. Certains

prenaient des photographies. Des commentaires fusaient :

– C'est encore un coup des enfantastiques!
– J'hallucine! Pincez-moi, je rêve! – Aïe! Pourquoi m'avez-vous pincée?

– Mais Madame, c'est vous qui...

D'autres dames se voilaient les yeux des deux mains, mais regardaient entre leurs doigts :

– Ah! Je ne peux pas voir ça!
– Appelez les pompiers!
– Appelez la police!

Des badauds accouraient de plus loin. Des enfants reconnaissaient François, et ils l'acclamaient :

– C'est François! C'est François! Fran – çois! Fran – çois! Ouaiiiiiis!

Des fenêtres de l'immeuble, quelques habitants s'efforçaient de tendre des mains secourables aux ascensionnistes. Une dame proposait un balai. Un monsieur lançait un drap de lit comme une bouée de sauvetage.

– C'est François! commentaient les gens dans la rue. Un garçon si sage d'habitude!

– Et ses parents qui ne sont pas là!
– De mon temps, râlait un vieillard, jamais personne n'aurait...

François marchait avec lenteur, la main dans la main de son ami. Il n'osait pas se retourner parce qu'il redoutait le vertige, mais il enregistrait les cris, les appels, les menaces.

– Rrrou Rrrou!

Un pigeon caressa les garçons de son aile. C'était un des messagers de la vieille dame.

– Est-ce qu'on redescend? demanda François au garçon.

Ils avaient atteint le quatrième étage.

– Nous sommes presque arrivés, répondit le garçon.

Indifférent aux réactions de la foule, il marchait droit devant lui. Les enfants dépassèrent le cinquième étage. Deux messieurs, à une fenêtre, les exhortaient à attraper une échelle:

– Venez! Venez!

– Non merci, répondit poliment François.

– Rrrou Rrrou! roucoula le pigeon qui l'avait suivi.

J'entends la sirène des pompiers!

Il avait l'ouïe plus fine que François car l'enfant, perturbé par les cris ou les ovations montés du trottoir, n'avait rien entendu du tout. L'oiseau ajouta:

– Rrrou Rrrou! La police arrive aussi!

François ronchonna, souriant tout de même:

– Et moi qui rêvais d'épater les gens!

– Nous arrivons, l'avertit son camarade.



D'en bas, un amateur filmait l'aventure. Des enfants, regroupés, scandaient le prénom de François en battant des mains :

– Fran – çois! Fran – çois! Fran – çois!

Un flash étincela soudain tout près des marcheurs : un monsieur du cinquième étage les photographiait presque à bout portant.

– Oh! Il m'a fait peur! avoua François.

– Nous sommes arrivés, annonça le garçon.

Comme ils approchaient de la fenêtre au ruban, une sirène de fourgon de pompiers, et, plus loin, une sirène de voiture de police alertèrent la rue. Le charivari baissa subitement.

– Cette fois, je les entends! s'écria François.

– Rrrou Rrrou! Je vais aux renseignements! roucoula le pigeon en prenant son vol.

En bas, la foule s'était tue. Les gens se demandaient si les deux enfants allaient se hisser sur le toit. Tout le monde regardait avec anxiété. Les marcheurs s'étaient arrêtés. À leurs pieds, dans le trou rectangulaire de la fenêtre au ruban, un monsieur qui ressemblait au garçon parfaitement, tendait vers eux deux bras terminés par des mains de quatre doigts.

– C'est ton père? chuchota François.

– Saute dans l'ouverture, ordonna son camarade.

– Mais je vais tomber au pied de l'immeuble si je lâche ta main! objecta François...

– Saute avec moi!

Le garçon entraîna François dans le rectangle ouvert. Ils furent bloqués immédiatement par les bras puissants du personnage qui les attendait. Dehors, la foule ébaucha un cri d'effroi mais se tut, soulagée de les voir à l'abri. Le père (?) du garçon les avait redressés sur le plancher de la pièce. François se retourna, regarda dehors par la fenêtre. La foule applaudissait, mais on entendait de plus en plus distinctement les sirènes des deux véhicules à l'approche...

– Ils ne tarderont plus, estima François. On n'aurait pas dû se promener sur le mur...

Son ami ne l'écoutait pas. Lui et celui qui lui ressemblait (son père?) étaient engagés dans une discussion dans une langue inconnue de François. Mais ce qui frappa l'enfant plus que tout, fut de découvrir la pièce vide. Pas un meuble. Rien. Et pour ce qu'il était en mesure de voir de l'appartement, il en allait de même dans les autres pièces. Le père (?) du garçon l'observait.

– Bonsoir Monsieur, lui dit poliment François.

Le père (?) avait le même regard neutre qu'Adrien, la même absence d'expression sur le visage.

– Bonsoir, répondit-il.

– Nous avons fait une bêtise, s'excusa François d'un air contrit.

– Rrrou Rrrou! Tu l'as dit! roucoula le pigeon en s'engouffrant dans l'appartement d'un coup d'aile énergique.

Il plana dans la pièce vide et revint se poser sur

l'appui de la fenêtre après un virage en souplesse :

– Rrrou Rrrou! Les pompiers sont dans la rue Mouffetard, alors que la police arrive seulement rue Blainville! Vous avez déclenché les grandes manœuvres!

On entendait les sirènes. De nouveau, Adrien et son père (?) parlaient. François revint à la fenêtre à l'instant où deux autres pigeons se posaient à côté de leur congénère sur la barre d'appui :

– Rrrou Rrrou! annonça l'un. Une équipe de télévision est en route! Elle passait près de la tour Eiffel quand je l'ai survolée. Vous allez devenir des vedettes.

La voiture de pompiers approchait. La foule en bas se tourna vers l'entrée de la rue du Pot-de-Fer par où le véhicule allait déboucher. Le garçon s'adressa soudain à François :



- Nous allons partir.
- Partir ? sursauta François avec appréhension. Mais pour où ?
- Loin, se contenta de répondre le garçon.
- Mais alors ? objecta François avec inquiétude. Si tu pars, nous ne nous verrons plus ?
- Non, admit le garçon.
- Son père (?) articula quelques mots étranges. François était désespéré :
- Mais... commença-t-il sourdement...
- Attends, le coupa le garçon. Tu m'as donné quelque chose...
- Il tira le cavalier de sa poche, l'y remit.
- Moi aussi, je veux te faire un cadeau, dit-il.
- La voiture de pompiers arrivait en bas. Les pigeons décollèrent ensemble. Une plume de duvet flotta dans leur sillage avant de tomber en planant. François serait bien allé à la fenêtre, mais son camarade venait d'extirper de sa poche une bille, qu'il lui présentait :
- Tiens, dit-il. Prends-la. Ne la montre à personne. Un jour, elle comblera tes rêves.
- François reçut la bille. Grosse comme un calot, elle n'était pas en verre, mais brillait avec de troublantes variations de couleurs. Des lignes s'y mouvaient dans les profondeurs, s'y croisaient, changeaient de direction...
- Merci, murmura François. Mais...
- Il était trop malheureux pour apprécier le cadeau.

La sirène mugit soudain dehors avec puissance. François bondit à la fenêtre. Un fourgon de premier secours débouchait dans la rue. Le véhicule ralentit, grimpa en cahotant sur le trottoir. Tout le monde autour criait, gesticulait, désignait la fenêtre du sixième étage à laquelle se penchait François.

– Là-haut! La fenêtre avec le ruban!

Le garçon avait rejoint François. Tous deux reculèrent en voyant la foule les montrer du doigt. Le père (?) du garçon fit entendre quelques mots pressants dans sa langue. Le garçon toucha doucement l'épaule de François, qui lui tournait le dos :

– Nous devons partir, répéta-t-il avec fermeté.

– Je ne te verrai plus? s'écria François en pivotant.

Dehors, la sirène s'éteignait, et l'on entendait maintenant celle de la voiture de police à l'approche. François avait conservé la bille dans une main. Une seconde, son camarade le considéra sans mot dire, toujours inexpressif. En bas, les portières du véhicule de premier secours des pompiers claquaient. La sirène de l'auto de police retentit plus fort. Les cris saluèrent son arrivée. Le père (?) d'Adrien recula dans l'appartement...

– Je ne te verrai plus! répéta François comme s'il réalisait enfin que son camarade allait le quitter pour de bon. Je ne veux pas que tu t'en ailles!

Ses yeux s'embruèrent. Il se mit à pleurer à chaudes larmes, le corps secoué de sanglots. Son camarade

l'examinait, surpris. Il pointa un doigt vers les yeux mouillés de François :

- Qu'est-ce que tu as aux yeux ?
- Hein ?

François hoqueta, renifla. Les larmes coulaient sur ses joues. Il les essuya d'un revers de manche de polo tandis que la voiture de police, dehors, s'arrêtait, sirène étouffée subitement. Les portières claquèrent, les cris redoublèrent.

– Rrrou Rrrou! commenta le pigeon en faisant de nouveau irruption dans la pièce. Tout le monde va monter, c'est sûr!

Le père (?) appela son fils (?), mais le garçon demeurait immobile, fasciné par les larmes de François :

- Qu'est-ce que...
- Eh bien oui! Je pleure! éclata François. Parce que je suis ton ami et parce que tu es mon ami!

Le père (?) émit un son bref. Le garçon secoua la tête en signe d'assentiment.

- Je dois m'en aller, répéta-t-il pour François...
- Je ne te verrai plus! protesta François.
- Non, mais... Je serai loin, tu m'entendras... Je te parlerai... Tu n'auras qu'à répondre, je t'entendrai...

Le père (?) jeta un cri guttural.

- Rrrou Rrrou! Ils montent! confirma le pigeon.

On pouvait entendre le grondement de l'ascenseur et une cavalcade de pas ascendants dans les escaliers. Le garçon et son père (?) refluèrent dans la pièce à recu-

lons. Ils traversèrent le couloir, et passèrent dans une autre pièce qui donnait sur l'arrière de l'immeuble. François les suivit à distance. Il les vit atteindre le mur près d'une fenêtre sur la cour.

– Écoute, dit le garçon encore... Nous allons partir... Ils ne trouveront que toi lorsqu'ils arriveront...

– Mais? interrogea François. Comment allez-vous...?

Le garçon agita la main :

– Au revoir, dit-il, mon ami.

– Au revoir, Adrien, dit François...

– Je m'appelle Korr, murmura le garçon...

– Pour moi, tu seras toujours Adrien! s'écria François.

– Rrrou Rrrou! roucoula le pigeon posé sur un radiateur. L'ascenseur accède à l'étage!

À travers ses larmes, François vit son camarade et le père (?) avancer vers le mur du fond, s'y enfoncer. Ils devinrent transparents en s'y intégrant sans à-coups. Puis ils disparurent. François courut à la fenêtre près de laquelle ils étaient entrés dans le mur. Il l'ouvrit. Plus bas, les deux fugitifs descendaient le mur en marchant dessus sans être inquiétés, les curieux ayant convergé de l'autre côté, dans la rue. Tristement, François agita la main comme un essuie-glace, mais ils ne se retournèrent pas. Ils touchèrent le sol de la cour et partirent...

– Rrrou Rrrou! Éloigne-toi de là si tu ne veux pas les dénoncer! roucoula le pigeon.

Il avait raison. Le bruit de pas dans les escaliers couvrit celui de l'ouverture mécanique de l'ascenseur. Immédiatement après, on sonna. François tressaillit. Ding-Dooooong!

– Oh! s'écria-t-il.

– Ouvre-leur! conseilla le pigeon. Moi je vais tâcher de suivre ton ami!

Le pigeon prit son vol par la fenêtre tandis que François, larmes refoulées, accourait à la porte. La sonnerie insistait. Ding-Dong! Ding-Dong! Ding-Dong! Il ouvrit la porte. Le palier était envahi par les pompiers et plusieurs gardiens de la paix.

– C'est lui! le désigna quelqu'un qui les escortait. C'est François!

L'enfant reconnut le gardien de l'immeuble.

– Où est l'autre? Où?

Les pompiers écartaient le gamin. Ils se précipitèrent à l'intérieur de l'appartement. Ils en firent le tour au pas de course, se penchèrent aux fenêtres ouvertes, ouvrirent celles qui ne l'étaient pas. La police trottait sur leurs traces, inspectait les placards vides, la salle de bains, les toilettes. Le brigadier de police et le caporal des pompiers encadraient François.

– C'est lui que vous avez vu marcher sur le mur? vérifia le brigadier auprès du gardien de l'immeuble.

– Oui! François. Je le connais bien. Il était avec un



camarade.

– Où est l'autre? demanda le caporal des pompiers.

L'enfant secoua la tête :

– Parti...

– Quand? Il y a longtemps?

– Non, pas trop...

– Où?

– Je ne sais pas...

Les pompiers revenaient au rapport autour de leur supérieur :

– L'appartement est désert.

– Même pas un meuble, ajouta un gardien de la paix. L'appartement n'était pas habité.

Le brigadier affronta le gardien :

– Vous êtes sûr que des locataires l'occupaient?

– Oui. Depuis ce midi.

Le brigadier fit la moue :

– Envolés...



Il vint à la fenêtre sur la rue. Le caporal des pompiers et lui considérèrent la foule au pied de l'immeuble.

– Ça paraît incroyable, raisonna le brigadier, que deux enfants aient pu escalader ce mur! Aucune aspérité où s'agripper. Rien...

Un gardien de la paix les avait suivis. Il haussa les épaules. Plus âgé, il avait l'air blasé :

– Il ne faut s'étonner de rien dans ce quartier, dit-il. L'école grouille d'enfantastiques. La dernière intervention que nous avons faite à cause d'eux, nous a permis de voir une fillette flotter à dix mètres au-dessus de la rue. Et elle refusait de redescendre.

– C'était Magali, murmura François avec un petit sourire triste.

– C'est vrai! abonda le gardien d'immeuble. Le quartier regorge d'enfantastiques. Même qu'un jour, un gamin transformait les automobiles autour de la place de la Contrescarpe en voiliers! Si vous aviez vu les régates!

– C'était Chan, murmura François et, malgré lui, il sourit plus largement. Il faisait de la planche à voile entre les bateaux.

Les pompiers et la police n'avaient plus rien à faire dans l'appartement. Ils fermèrent les fenêtres.

– Rrrrou Rrrrou! Atten..., roucoula le pigeon qui revenait.

Trop tard. Les fenêtres étaient refermées. Le pigeon se posa sur l'appui. Il battait des ailes, contrarié.

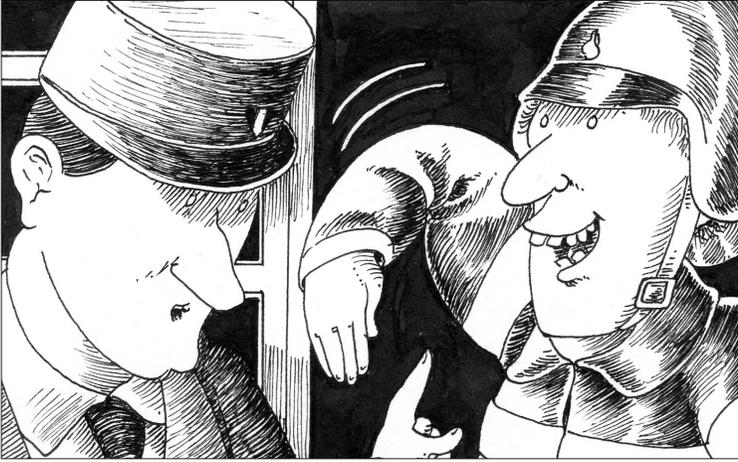
– Ouvrez! Il faut que je lui parle! intervint François.

– Au pigeon? fit le brigadier, ahuri...

Il haussa les épaules. Il attrapa François par l'avant-bras et le força à lui faire face:

– Écoute-moi. Des témoins prétendent t'avoir vu marcher sur le mur de l'immeuble en compagnie d'un camarade. Est-ce vrai?

- Oui, Monsieur. J'étais avec Adrien.
 - Qui est Adrien ?
 - Mon ami.
 - Où est-il ?
 - Parti.
 - Où, parti ?
 - Loin. Très loin.
 - Tu peux recommencer ? demanda le caporal des pompiers.
 - Quoi ?
 - À marcher sur un mur ? Tu peux nous montrer ? Ici, par exemple ? Sur un mur de cette pièce ?
 - Non, je ne peux pas.
 - Pourquoi pas ? Si tu l'as déjà fait ?
 - Je l'ai fait, c'est vrai. Mais ce n'était pas moi qui avais le pouvoir de marcher sur le mur. C'était mon ami.
 - Adrien ? Où est-il allé ?
 - Je ne sais pas. Le pigeon le sait. Il me l'apprendra sûrement...
- Le brigadier et le caporal échangèrent un regard qui en disait long. Les gardiens de la paix affichaient des sourires guillerets.
- Et ton ami ? réfléchit le caporal des pompiers. Adrien ? Tu l'as vu partir ?
 - Oui.
 - Par où ?
 - Par là...



L'enfant désignait le mur de la pièce de l'autre côté du couloir.

- Où ? insista le caporal.
- Par le mur.
- Comment ça ?
- Il l'a traversé avec son père , et ils ont...

Il y eut une cascade d'éclats de rire. Les gardiens de la paix et les pompiers pouffaient. François montrait du doigt, le plus sérieusement du monde, le mur qui donnait sur l'arrière de l'immeuble. Le brigadier alla à la fenêtre, et jeta un coup d'œil au dehors.

– Tu veux dire qu'ils ont traversé le mur et sauté dans le vide ?

– Non. Ils l'ont traversé et, une fois de l'autre côté, ils ont marché dessus pour descendre. Ils allaient très vite.

– Tu parles! ricana un pompier en faisant du geste mine de tomber du sixième étage en vol plané.

Les rires redoublèrent. Le brigadier soupira. Après une brève concertation à voix basse avec le caporal des pompiers, il dit :

– Descendons. Nous n'avons plus rien à faire ici. Passe devant, petit. Où sont tes parents ?

François se mit en marche entre les hommes. Le gardien d'immeuble quitta le dernier l'appartement. Il referma la porte. Tout le monde piétinait devant l'ascenseur.

– Ses parents travaillent tard, expliqua-t-il en parlant de François. Ils ne sont peut-être pas encore rentrés.

– Descendons, répéta le brigadier.

Il s'engouffra dans l'ascenseur en compagnie de François, du gardien et du caporal des pompiers. Leurs hommes empruntèrent les escaliers en échangeant des plaisanteries. Le brigadier secouait la tête :

– Toutes ces histoires dans ce quartier! J'en avais entendu parler sans y croire, je ne suis là que depuis trois semaines. Est-ce que tu es un « enfantastique », petit ?

– Non Monsieur.

– Tu n'as jamais essayé de marcher sur l'eau ou de traverser les miroirs, j'espère ?

– Oh non, Monsieur. Mais Alice les traverse très bien.

Le brigadier toussa. Il avait avalé sa salive de travers

alors que l'ascenseur se posait au rez-de-chaussée. Le gardien sortit le premier. François le suivit, précédant le caporal et le brigadier. On entendait leurs hommes descendre bruyamment les escaliers en riant. Le gardien poussa la porte de l'immeuble et s'effaça pour laisser passer François. Des cris accueillirent l'enfant. Impressionné par la foule, il marqua le pas. Il leva la tête et chercha le pigeon, mais l'oiseau, encore plus effrayé que lui par la bousculade, avait repris son vol au lieu de le rejoindre et s'était réfugié sur une corniche. Les gens vociféraient :

– Voilà le piéton des murs! François! C'est le piéton des murs!

– Fran – çois! Fran – çois! scandaient avec enthousiasme une petite bande d'enfants à l'écart.

François n'osait plus bouger. Les badauds l'encerclaient :

– Tu peux recommencer? Recommence!

François leva les yeux. Le pigeon restait prudemment sur la corniche.

– Pigeon! Pigeon! appela François en agitant la main...

– Si tu veux le rejoindre, gouailla un jeune homme, grimpe sur le mur!

– Oui! Oui! cria la foule. Vive le piéton des murs!

François recula, effrayé. Le brigadier de police fendit les rangs pour protéger le garçonnet :

– C'est fini! Laissez-le tranquille et rentrez chez vous!

De leur côté, les pompiers regagnaient leur fourgon en plaisantant. Des gens les interceptaient, leur demandaient s'ils avaient retrouvé l'autre garçon. Ils répondaient que non. Ils blaguaient que celui-là s'était envolé comme une chauve-souris, qu'il s'était évaporé, ou qu'il avait pris la fuite en bondissant de toit en toit comme un kangourou. Et certains les croyaient. C'est normal! disaient-ils. Puisque c'est un enfantastique.

– Attendez! Holà! Attendez!

Des appels retentissaient. Un homme accourait. Essoufflé, un magnétophone en bandoulière, il brandissait un appareil photographique. C'était Monsieur Bertrand, le journaliste qui demeurait en face de l'école. Il avait souvent espéré immortaliser un enfantastique en action, mais cette fois encore, il arrivait après l'événement.

– Attendez!

Il ouvrit la foule comme une assiettée de lentilles afin d'approcher du héros:

– Attends! C'est toi qui escalades les murs? Tu veux bien recommencer? Est-ce qu'il peut recommencer, ajouta-t-il pour le brigadier, c'est pour le journal?

– Désolé. Affaire terminée.

Le véhicule de premier secours des pompiers démarra. Le journaliste harcelait les témoins:





– Qu'est-ce qui s'est passé? Qui est-ce qui a vu quelque chose?

– Moi! Moi! se bousculaient les témoins. Ils étaient deux! Ils ont escaladé le mur jusqu'au sixième étage!

– Est-ce que quelqu'un les a photographiés?

– Moi! Moi!

– Moi je les ai filmés! dit un homme en brandissant son appareil.

– Formidable! J'achète! cria le journaliste. Photos! Film! Tout! Pour le journal et pour la télé!

François regarda en l'air. Le pigeon n'osait pas quitter la corniche. Il errait dessus de long en large. La nuit qui venait et la foule l'effrayaient.

– Où demeures-tu? demanda le brigadier.

– Au 17, répondit François.

– Allons-y, dit le brigadier.

Des enfants piaillaient autour d'eux. Le brigadier les dispersa :

– Du vent ! Et vous, les parents, occupez-vous d'eux !

Les cris s'estompèrent. François reconnut Sophie et sa mère qui venaient vers lui à grandes enjambées.

– Mon dieu ! François ! s'écria la mère de Sophie. Tu te déplaçais à vingt mètres au moins au-dessus du sol quand Sophie m'a appelée ! Je ne pouvais pas croire ce que je voyais ! Tu aurais pu tomber !

– Non. J'étais avec Adrien...

– Tu n'as pas eu peur ?

Du regard, l'enfant cherchait le pigeon sans le retrouver. Mais le journaliste revenait. Il avait tiré son magnétophone de sa sacoche et pointait un micro sous le nez du héros, qui parlait à la mère de Sophie :

– Non, je n'avais pas peur. Un peu au début, surtout quand j'ai posé le deuxième pied sur le mur. Mais Adrien me tenait par la main et j'avais confiance en lui. J'ai fait ce qu'il disait. J'ai fermé les yeux. Je savais qu'il ne mentait pas, c'était mon ami...

– Et après ? réclama le journaliste avec avidité.

– Après, nous avons marché. C'était comme une route, sauf qu'il y avait des trous de chaque côté avec des gens dedans, et le ciel tout au bout...

– Des trous ? dit le journaliste. Tu veux parler des fenêtres ? Et ton ami ? Où est-il allé ?

François recherchait le pigeon, vainement. Il désigna le ciel assombri d'un coup de menton :

- Là-haut peut-être... Je ne sais pas...
- Allons, laissez ce garçon, intervint le brigadier.
- Je fais mon travail! protesta le journaliste.
- Et moi le mien, trancha le brigadier.
- Il vaudrait mieux rentrer, suggéra la mère de Sophie.

Ils avaient progressé vers l'immeuble de François. Quelques personnes suivaient encore, mais la foule était à présent clairsemée.

- Le gamin ne va pas recommencer?
- Non, trancha le brigadier.

Ses hommes avaient pris place dans la voiture de police.

- J'arrive! leur lança-t-il.
- Si vous voulez, proposa la mère de Sophie, je peux garder François chez moi jusqu'au retour de ses parents.
- D'accord, accepta le brigadier. (Il tira un carnet de sa poche, griffonna dessus quelques mots.) Vous leur remettrez cette convocation. Qu'ils se présentent au commissariat le plus tôt possible. Et toi, mon garçon, cesse de faire le zouave sur les murs!

Il tourna les talons vers la voiture. De la main, il chassa les derniers badauds. Sophie retint François, laissant sa mère entrer la première dans l'immeuble. Elle chuchota :

- Le pigeon a vu le vaisseau d'Adrien! Il était caché au jardin des Plantes!

La mère de Sophie se retourna :

– Vous venez ?

– Oui maman ! répondit Sophie.

Ils entrèrent. La mère entreprit de gravir les escaliers jusqu'au premier étage. Sophie continua, vite et à voix basse :

– Le pigeon l'a vu. Il a vu le vaisseau devenir transparent jusqu'à disparaître...

La mère de Sophie s'impatientait :

– Alors ? Venez-vous ?

– Oui maman !

Ils se remirent en marche, la mère devant eux.

– Il y a eu une traînée lumineuse dans le ciel ! chuchota Sophie. À toute vitesse ! Et plus rien !

La mère s'arrêta :

– De quoi parlez-vous ? demanda la mère arrêtée.

– D'Adrien, maman, répondit Sophie. Le garçon qui était sur le mur avec François.

– Il est reparti dans son vaisseau, ajouta François...

La mère hocha la tête, amusée :

– Ah oui.

Elle n'insista pas. Le trio atteignit le palier et pénétra dans l'appartement. Le père de Sophie était architecte ; lui non plus n'était pas rentré. La mère passa dans la cuisine. Les enfants restèrent au salon.

– C'est vrai, observa Sophie pensivement, qu'il n'était pas comme nous, Adrien. (Puis elle vérifia :) Il a dit qu'il te parlerait ? Comment le pourra-t-il s'il s'en est allé si loin ?

– Je ne sais pas, murmura François. Mais il a promis.

– Tu sais, raisonna Sophie, des fois on promet sans pouvoir tenir ses promesses. Tu crois qu'il venait de l'espace?

– Je ne sais pas. Il m'a dit qu'il s'appelait Korr...

Il s'apprêtait à poursuivre, mais la mère de Sophie l'appela de la cuisine :

– François ! Tes parents arrivent.

Les enfants vinrent à la fenêtre. La mère de Sophie fronça les sourcils :

– Qu'est-ce que c'est que cette camionnette ?

Les parents de François arrivaient, en effet, mais au bout de la rue, une camionnette avec une publicité pour une chaîne de télévision roulait au ralenti. La mère de l'enfant fit entendre un petit bruit de bouche :

– HUUU ! La télévision ! Ne vous montrez pas.

Les enfants s'écartèrent de la fenêtre. La camionnette roulait lentement. Le chauffeur cherchait son chemin, tête à la portière. La mère de Sophie descendit au-devant des parents de François :

– Ne vous montrez pas, recommanda-t-elle encore avant de sortir.

Les enfants attendirent. François avait à la main la bille que le garçon lui avait donnée. Il la regardait, attendri. Elle scintillait.

– Qu'est-ce que c'est ? s'étonna Sophie. Une bille lumineuse ?

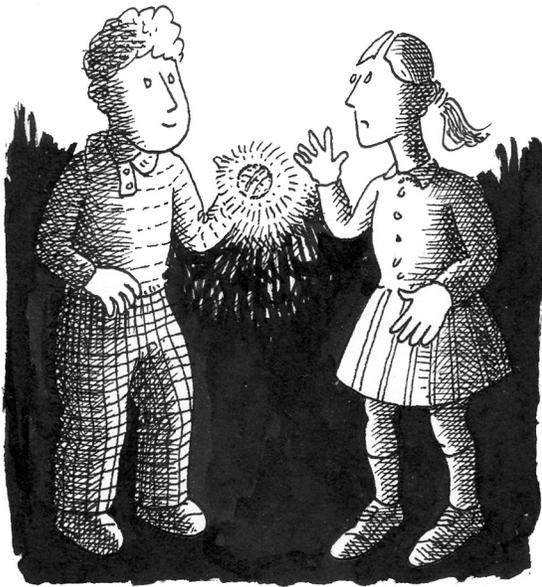
Dehors, la camionnette de télévision s'était arrêtée à l'autre extrémité de la rue déserte. François dévoila sa bille :

– Adrien me l'a donnée.

Il la laissa sur la paume de sa main ouverte. Sophie l'observa. La bille brillait, parcourue de lignes qui se chevauchaient, s'écartaient en rosace ou se décomposaient en formes géométriques de couleurs changeantes.

– Ce n'est pas une bille ordinaire ! approuva Sophie. Regarde ! On repère toutes sortes de figures de géométrie qui se transforment !

– C'est vrai, dit François. Et ça ressemble à du verre, mais ce n'est pas du verre...



Les parents de François arrivaient. La mère se jeta au-devant de son garçon et le serra contre elle à l'étouffer :

– Mon chéri! Mon chéri!

Elle se mit à pleurer.

– On a tous eu peur, avoua la mère de Sophie.

– Et alors? plaisanta le père de François. Il paraît que tu te prends pour l'homme-araignée?

Son sourire était crispé. François vit qu'il ramenait son bras gauche contre son buste, la main retenue dans l'autre. Le père surprit le regard de son fils :

– Je me suis claqué la portière de la voiture sur le pouce, expliqua-t-il...

Sophie était à la fenêtre. Dehors, le chauffeur de la camionnette en était descendu. Il inspectait les façades des immeubles des deux côtés de la rue. La fillette s'écarta de la fenêtre. François s'en allait, entre ses parents.

– À demain! dit Sophie.

– À demain! répondit François.

La famille entraîna le garçon. La mère respirait fort en essuyant ses larmes.

– Viens, François! disait-elle. Et merci! ajouta-t-elle au moment de sortir pour la mère de Sophie. Merci de vous être occupée de lui!

Ils empruntèrent l'ascenseur jusqu'à leur étage. Le père de François grimaçait. Il avait très mal, son pouce était d'un bleu violacé, presque noir...

– Il est peut-être fracturé! s'inquiéta la mère. Nous allons appeler le médecin.

– Mais non, dit le père. Ça ira...

Ils quittèrent l'ascenseur. François admirait sa bille lumineuse.

– Montre? dit le père. C'est joli.

– C'est mon ami qui me l'a donnée, expliqua François. Moi je lui ai fait cadeau de mon cavalier de collection.

– Ton préféré? s'étonna la mère en ouvrant la porte de l'appartement. Tu l'as donné à quelqu'un?

– C'était mon ami, dit François.

– Normal, approuva le père en entrant.

Sans allumer la lumière, il se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche, tandis que François jetait un coup d'œil dans la rue par la fenêtre. La camionnette s'en allait. François se retourna, soulagé. Son père grimaçait de douleur. Il gardait sa main blessée dans l'autre.

– François? demanda-t-il. Tu veux bien allumer la télévision?

L'enfant obéit. L'écran s'illumina. La mère jeta un cri à la vue du pouce du père dans la lumière de l'écran.

– Ton pouce est tout noir!

– Et il est enflé, soupira le père...

– J'appelle «SOS médecin»!

La mère passa dans la pièce voisine pour téléphoner. Le père se leva vers la salle de bains pour faire couler

de l'eau sur son pouce. Quand il revint au salon, François admirait sa bille. Les informations du journal du soir défilaient sur l'écran de télévision. Le père tendit sa main valide :

– Prête-moi ta bille...

– C'est mon ami qui me l'a donnée, revendiqua fièrement François. Il m'a dit: «Ne la montre à personne. Un jour, elle comblera tes rêves.»

– Ah? s'étonna le père.

Il regardait l'objet scintiller, s'animer.

– C'est bizarre, murmura-t-il. On dirait qu'elle chauffe?

Il l'avait posée dans la paume de sa main valide et allongeait le pouce blessé de l'autre main dessus, de manière à la faire rouler doucement sur sa peau. Il confirma:



– Elle chauffe... Et... (Le père était troublé:) Comment dire? Je crois qu'elle me soulage... Et regarde! Regarde! s'écria-t-il. (François s'approcha.) Regarde! Mon pouce désenfle! Ne dirait-on pas? Regarde bien?

– Maman! appela François tout ému. Maman!

Il courut vers la pièce voisine, rencontra sa mère qui en revenait, alertée par ses cris.

– Que se passe-t-il? – Le médecin arrive, prévint-elle.

– C'est papa! s'écria François. Sa main désenfle!

– Quoi?

Le père roulait la bille fantastique autour de son pouce blessé. Il souriait:

– Mon pouce désenfle à vue d'œil!

– Il n'est même plus noir! s'extasia François.

– Mais? s'affola la mère. Qu'est-ce que...

– C'est la bille! s'exclama François. C'est le cadeau de mon ami!

– C'est de la sorcellerie!

– Mais non! protesta François. C'est un truc à lui! Il sait des tas de choses!

Le père souriait, soulagé:

– Sorcellerie ou science, je ne sens même plus la douleur! Je peux même mouvoir mon pouce! Le plier! Cette bille est extraordinaire!

Et il agitait la main en l'air. François poussa un cri:

– J'ai compris! C'est une bille guérisseuse! J'ai dit à mon ami que je voulais devenir médecin, et il me l'a

donnée! C'est pour ça qu'il a dit qu'elle comblerait mes rêves!

La mère demeurait silencieuse, apeurée. Le père s'était levé, la bille dans la main valide. Il examinait le pouce de l'autre main avec attention. Il le pressa, le pinça. Il secoua la tête :

– Fini! La douleur est passée.

– Mais? se soucia la mère. Est-ce que l'effet est durable?

– Nous allons le savoir, dit le père. Le médecin doit venir. Nous lui demanderons.

– Non! protesta François.

Il avait parlé si fort et sur un ton si tranché que les parents restèrent pantois. Il reprit avec fougue :

– Il ne faut dire à personne qu'Adrien m'a donné cette bille!

– Mais pourquoi? fit la mère. Il n'y a pas de mal à ça...

– Tu ne comprends pas! lança François. Cette bille vient de loin! Très loin! On voudra me la prendre!

Le père hocha la tête longuement. Il rendit la bille à son fils :

– François a raison, murmura-t-il enfin. Il ne faut pas révéler le pouvoir de cette bille. Je me contenterai de faire examiner mon pouce par le médecin. S'il ne décèle rien, c'est que je serai guéri.

– Il ne décèlera rien! affirma François en empochant son trésor.

– D'accord, accepta la mère. François, viens m'aider à dresser la table...

Elle souriait. François se mit en mouvement derrière elle. Il s'immobilisa subitement. En même temps, le téléviseur cracha, siffla, grésilla...

– Ah zut! pesta le père. Qu'est-ce qui se passe?

L'écran était brouillé par des lignes ondulantes, des rosaces mobiles et toutes sortes de figures de géométrie. Le père attrapa la télécommande pour zapper. Mais il eut beau changer et changer de chaîne, la perturbation persista. La mère était de retour, trois assiettes aux mains.

– Le téléviseur est en panne?

– C'est la première fois! grogna le père.

– On dirait, observa la mère, les mêmes lignes que sur la bille de François...

Les lignes se chevauchaient. Le son était coupé, remplacé par un sifflement modulé.

– Est-ce que ce n'est pas dangereux? s'inquiéta la mère.

Elle cria:

– François!

Le père se retourna. François était debout, pétrifié mais souriant... et illuminé! Sa bille même brillait à travers la poche de son pantalon.

– Bon sang! s'ébahit le père... Il... Il brille...

Dans le salon, éclairé seulement par l'écran du téléviseur, François étincelait.



– Mon dieu! s'affola la mère. Philippe! Fais quelque chose! François! François! Est-ce que tu m'entends!

Elle allait éteindre le téléviseur, mais le père la retint :

– Attends!

François souriait, ravi, heureux. Soudain, il se mit à parler, comme s'il était seul :

– Oui, je t'entends, Adrien... Où es-tu... Loin, je sais... 500 000 kilomètres, déjà... Tu m'appelleras encore... Tu sais, tu me manques... À toi aussi, je manque? Je le savais... Ta bille est formidable... On s'est bien amusés, tous les deux... Oui, rappelle-moi... souvent... Ne m'oublie pas, surtout, moi je ne t'oublierai jamais... Je serai toujours ton ami... Au revoir, Adrien... Au revoir...

L'enfant était immobile et radieux, illuminé comme un sapin de Noël. Le père et la mère avaient reculé devant le prodige. Soudain, il se produisit comme un petit court-circuit, l'enfant cessa de briller en même temps que le téléviseur retrouvait ses programmes. François secoua la tête. Il souriait :

– Il m'a appelé! Adrien! Mon ami! Il a dit qu'il m'appellerait souvent!

La mère avait des larmes aux yeux. Elle attira son fils contre elle. Le père plaisanta pour lutter contre l'émotion qui lui serrait la gorge :

– Dis donc! Quand ton ami rappellera, demande-lui d'éviter de le faire à l'heure des informations!

Yak Rivais
**L'enfant qui dévorait
les livres**
Une histoire des Enfantastiques



Le Polygraphe
jeunesse

Yak Rivais
Clic-Clac!
**L'enfant qui ouvrait
toutes les portes**
Une histoire des Enfantastiques



Yak Rivais
Boum-Boum!
**Les filles qui promenaient
les statues**
Une histoire des Enfantastiques



Le Polygraphe
jeunesse

Yak Rivais
**L'enfant qui parlait
avec son chien**
Une histoire des Enfantastiques



Le Polygraphe
jeunesse

Yak Rivais
Les lunettes à musique
Une histoire des Enfantastiques



Le Polygraphe
jeunesse

Les *enfantastiques* sont des enfants dotés de pouvoirs extraordinaires. Ils existent. Ils vont à l'école Marcel-Aymé, rue Marcel-Aymé (en réalité, rue Rollin, à Paris). Yak Rivais a écrit leurs aventures en faisant comme si les pouvoirs dont ils rêvaient devenaient possibles. Sur www.deleatur.fr, il y a plusieurs histoires ; tu peux y faire la connaissance de :

- THOMAS : Le garçon qui marchait au plafond
- SÉLIM et FÉLICIEN : Les voleurs d'ombres
- AURÉLIE : L'enfant qui ouvrait toutes les portes
- SÉBASTIEN : L'enfant qui mettait son doigt dans son nez
- JÉRÔME : L'enfant pliable
- FRANÇOIS : L'enfant qui parlait avec son chien
- FABRICE : L'enfant qui dévorait les livres
- EMMANUELLE et MARIE-ANNE : Les filles qui promenaient les statues
- JULIE : La fille qui était partout à la fois
- GENTIEN : L'enfant élastique

- ALEXANDRE : Les lunettes à musique
- ARNAUD : L'enfant qui donnait des coups de pied
- MURIEL : L'enfant qui emmenait les bonhommes de neige à l'école

Comme dit la vieille dame aux pigeons qui demeure à côté de l'école : avec les *enfantastiques* dans le quartier, on n'a pas le temps de s'ennuyer !



Mise en ligne en mars 2013.

CONTACT
edi.deleatur@gmail.com

Ce document peut être imprimé pour un usage personnel
ou reproduit dans le cadre d'une activité scolaire,
d'une animation en bibliothèque ou centre de loisirs.

Cette autorisation de reproduction est accordée
pour une séance et un groupe.